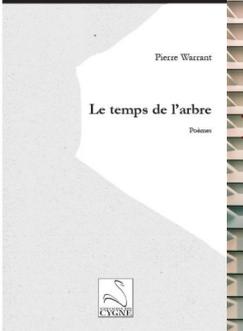
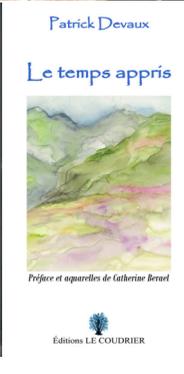
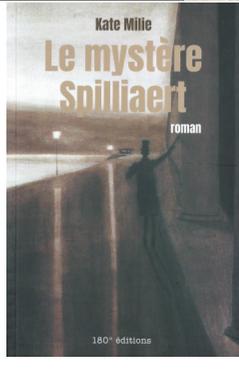
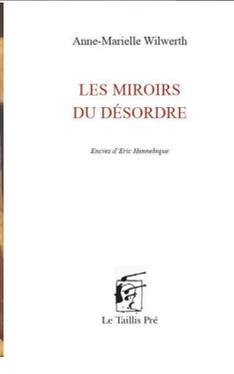
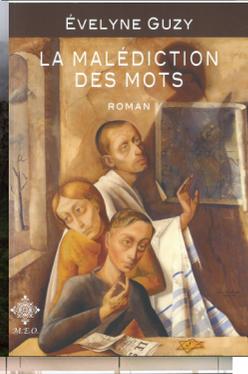
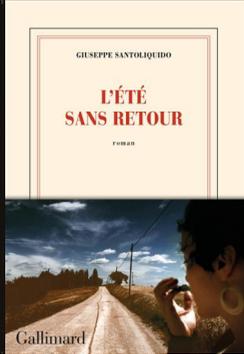
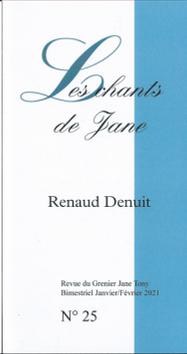


Nos Lettres

ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES DE LANGUE FRANÇAISE



Cet exempl. m'a été donné par
Télécel. Rom, vers le temps à
mon anniversaire à mon bel.



S O M M A I R E

Éditorial	3
Hommages à Claude Miseur	5
Tyl Ulenspiegel par Michel Joiret	10
Les entretiens de l'AEB	
Renaud Denuit par Colette Frère	19
Évelyne Guzy par Alexandre Millon	23
Joseph Ndwanaye par Arnaud Delcorte	30
Giuseppe Santoliquido par Anne-Michèle Hamesse ...	34
Anne Staquet par Alexandre Millon	41
Pierre Warrant par Anne-Marielle Wilwerth ..	48
Entretien croisé par Anne-Michèle Hamesse et Évelyne Wilwerth	54
Lectures	60
Activités de nos membres	87
Les Prix de l'AEB 2021	88

PRÉSIDENTE ANNE-MICHÈLE HAMESSE
VICE-PRÉSIDENTS MICHEL JOIRET MARTINE ROUHART
TRÉSORIER CARINO BUCCIARELLI
SECRÉTAIRE GÉNÉRAL CHRISTIAN DEBRUYNE
CONSERVATEUR DU MUSÉE CAMILLE LEMONNIER JEAN-LOUP SEBAN
DIRECTEUR DE L'ESPACE SIMENON JEAN-BAPTISTE BARONIAN
ADMINISTRATEURS ÉRIC ALLARD ISABELLE BIELECKI ARNAUD DELCORTE COLETTE FRÈRE SYLVIE GODEFROID PHILIPPE LEUCKX ROBERT MASSART ALEXANDRE MILLON DANIEL SALVATORE SCHIFFER ÉVELYNE WILWERTH

Éditeur responsable: Anne-Michèle Hamesse

Comité de rédaction: Carino Bucciarelli, Anne-Michèle Hamesse, Martine Rouhart, Michel Joiret.

Mise en page : Frédéric Vinclair

Relecture: Daniel Charneux

Les opinions émises par les auteurs n'engagent qu'eux-mêmes.

Éditorial

Pourquoi les oiseaux chantent-ils le matin ? Vous l'êtes-vous jamais demandé ?

C'est tout simple : ils chantent le matin car ils savent qu'ils ont survécu à la nuit.

Les écrivains sont des oiseaux solitaires et nocturnes mais tous aspirent à la lumière du jour.

Après des mois d'obscurité, nous renaissions lentement.

Le cinéma, le théâtre, la danse, la peinture, la musique, tout ce qu'on appelle la culture nous a cruellement manqué pendant cette infâme pandémie qui a privé la planète entière de ses jeux et de son énergie.

Ainsi les arts furent étouffés, tous les arts, notre chaîne d'inspiration.

Pour faire éclore son œuvre, l'écrivain s'enrichit de films, de spectacles, d'expositions et aussi de rencontres avec ceux de sa tribu et d'autres tribus venues d'ailleurs.

L'absence des amis qu'il rencontrait au restaurant, sur les terrasses et même dans la rue le blessait.

Et voilà que tout lui serait redonné, on échangeera de nouveau des paroles sans masques, comme avant, jadis dans l'autre vie, celle d'avant le virus qui nous semblait si naturelle et qui nous manque tant.

C'est presque fini, on veut y croire ; avec les vaccins et les gestes barrière, on finira pas triompher du minuscule et invisible virus dévastateur.

Avec la certitude de nous retrouver, nous toucher, nous aimer, et puis écrire, ne jamais s'arrêter d'écrire.

Écrire... c'est capturer des bribes d'éternité, ressusciter les âmes envolées, tenter d'en saisir et d'en garder la trace, témoigner, apporter notre vision du monde, aussi humble soit-

ÉDITORIAL

elle, ajouter un petit morceau manquant au grand puzzle, n'est-ce pas là notre tâche d'écrivain ?

Écrire ce qui sera dit, chanté, joué, peint, interprété sous d'autres formes par les autres artistes, mais écrire.

Ne jamais s'arrêter d'écrire.

C'est ce que nous avons fait.

Anne-Michèle Hamesse

Juin 2021

Hommages *à* *Claude Miseur*

Claude Miseur nous a quittés.

Nous croisons souvent cet homme élégant et discret dans les couloirs de l'AEB, tous aimaient ce grand solitaire.

Mais le savait-il ?

Ce poète intense et délicat cachait bien des détresses, sa discrétion jamais n'en faisait étalage.

Il avait quitté sa belle maison rouge du quartier du collège Saint-Michel, une véritable caverne d'Ali Baba regorgeant de tableaux, et s'était retiré à la campagne ; ce fut pour lui une profonde blessure qui faisait suite à un autre déchirement, la perte de sa mère.

Membre de notre Association pendant de nombreuses années, il en fut un temps secrétaire général. Il était également administrateur de la Maison de la poésie d'Amay.

On se souvient des *Apéritifs des poètes* qu'il avait créés et qu'il animait avec enthousiasme et professionnalisme.

Elles réunissaient sous sa houlette, à la Maison des Écrivains, une foule considérable de poètes de talent.

On y a entendu Cee-Jay, Rio Di Maria, et bien d'autres amis qui échangeaient avec Claude Miseur des propos inoubliables, toujours teintés d'humour et de bienveillance.

En juin 2018, Claude Miseur était présenté à une soirée des lettres, on y parla beaucoup de lumière, cette lumière que Claude a rejointe et qui l'illumine à sa juste valeur.

Ainsi était Claude Miseur, un poète sensible, vrai, avec sa

HOMMAGES À CLAUDE MISEUR

manière si subtile de dire les choses.

Voici quelques mots pénétrants de Claude Miseur, extraits de son dernier recueil *Sur les rives du même*, paru aux éditions de l'Arbre à Paroles :

*J'irais de nuit
Sous une lune sale
Étendre le linge
À blanchir*

*Dans cette chambre
Au bord des pluies
J'ai peur du noir
Le long de l'heure
Indifférente*

*Ne te trouble pas
Si l'eau sombre
Dans ton reflet.*



Claude Miseur figure maintenant au Panthéon des plus beaux talents poétiques de l'Association des Écrivains Belges.

Anne-Michèle Hamesse

Avril 2021

La provende heureuse de Claude Miseur

Claude,

Il y eut au début de notre amitié une soirée au sud de la Belgique, dans ce qui fut le logis d'un académicien belge. Nous ne mîmes pas longtemps à découvrir, au détour de notre conversation, une passion pour la poésie. La poésie, tu la connaissais bien pour la lire quotidiennement et avoir écrit toi-même des textes qui avaient reçu dans ton jeune âge les appréciations flatteuses de Pierre Seghers. Ce fut cette rencontre qui décida de ton « retour » vers l'écriture. Et des mots que j'ai pu dire, à ce moment, tu m'en sus toujours gré.

Sur le manteau de la cheminée devant laquelle nous parlions figure une devise latine que je traduis par « Il brûle en éclairant ». À la réflexion, bien des années après, cette inscription te définissait aussi. Tu as consommé ton énergie par ton attention et ton dévouement à la cause des écrivains avec toute l'efficacité, la discrétion et la prévenance désintéressée qui te caractérisaient. Et nous voyons bien la clarté rayonnante de tes poèmes.

Ce que l'on sait moins, c'est ton talent de peintre et d'aquarelliste. Après ta candidature en droit, tu avais choisi de suivre l'enseignement de l'académie. Ceux qui ont connu ta maison près du collège Saint-Michel se souviendront des œuvres qui donnaient à ce lieu un charme coloré et surprenant.

En relisant ton dernier livre, j'y vois comme une prémonition des moments douloureux que tu as vécus et qui m'inquiétaient de plus en plus.

Puisque tu étais essentiellement poète, c'est donc à ta

HOMMAGES À CLAUDE MISEUR

poésie qu'il faut donner la place, toute la place ; puisque, d'une certaine façon, tu es devenu ta propre parole.

I

Nous sommes
sur la même branche
et l'arbre fait ce qu'il peut

II

Avec le vertige
pour seul langage
à travestir
avant le charnier
et l'illisible

je n'aurai rien emporté
mais en aurai fait
tout un monde

III

Puissions-nous
ne pas tarder
à renaître
ne soyons pas
les fossoyeurs
d'un monde
inattendu



Photographie: Anita De Meyer

(*Sur les rives du Même*, L'Arbre à paroles, 2020.)

HOMMAGES À CLAUDE MISEUR

IV

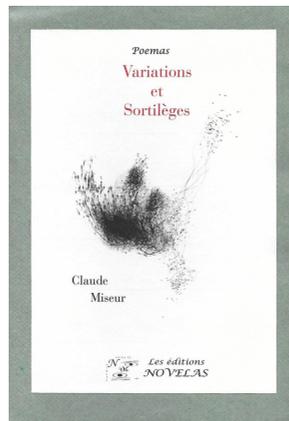
Et l'ivresse des lèvres
prend langue avec le jour
quand se risquent nos rêves
à traverser à gué
leurs timides jeux d'ombres.

V

Garde au fond de tes yeux
cette provende heureuse,
chaleur qui danse
au mur de ta maison,
car s'approchent les heures
de la dernière rose.

(*Variations et Sortilèges*, Novelas, 2011.)

Roland Ladrière



Collection R. Ladrière.

Tyl Uylenspiegel...

*Cousin de l'imaginaire collectif,
personnage et rempart contre le
convenu, l'austère et l'univoque...*

par **Michel Joiret**

L'ointain cousin de l'inénarrable « Renart » et conforté dans son exceptionnelle diversité, par de multiples emprunteurs, Tyl Uylenspiegel n'est décidément pas un personnage univoque...

Plutôt que de s'inscrire parmi les « farceurs impertinents » et jouer les utilités auxquelles certains auteurs auraient pu le vouer, il s'est taillé un costume de héros, entre patriotisme et résistance.

J'aime imaginer qu'il eût pu reparaître parmi les rédacteurs-résistants du faux *Soir* (un numéro du journal *Le Soir* publié le 9 novembre 1943 par le Front de l'indépendance, une organisation de la résistance belge). Utilisant contre l'occupant nazi l'arme de la raillerie et de la dérision, le faux *Soir* fut, outre un acte d'opposition qui

coûta la vie à certains de ses acteurs, la parfaite illustration de l'esprit de dérision belge et de la zwanze bruxelloise.

Aujourd'hui, on ne sait trop si Uylenspiegel est (ou a pu être) l'incarnation de la Flandre libertaire, rebelle et gouailleuse ou si c'est la Flandre elle-même qui s'est choisie, à des fins



TYL UYLENSPIEGEL

identitaires, une figure héroïque issue de son patrimoine légendaire.

Par extension, la Belgique elle-même eût-elle pu s'approprier un modèle qui déploierait ses caractères topiques bien au-delà d'une (paradoxe) « frontière linguistique et culturelle »...

On peut aussi se rappeler – au regard des multiples orthographes proposées, que Tyl (Till, Dyl, Thyl) Uylenspiegel est bel et bien un citoyen de la littérature populaire européenne, farceur, malicieux, saltimbanque, insaisissable et insoumis.

La version la plus ancienne de « Till Ulespiegle » apparut dès le XVI^e siècle dans la région de Brunswick sous le titre : *Ein kurtzweilig Lesen von Dyl Ulen Spiegel*... On y apprend, sans l'assistance de la moindre confirmation, que Till est né en 1300 à Kneitlingen am Elm (Saxe) et qu'il mourut en 1350 à Mölln (Holstein). Différentes versions se superposèrent à la première, non sans en altérer le développement, voire l'intention initiale.



Sans doute, la figure emblématique de la résistance flamande contre l'occupation espagnole s'est-elle « mythifiée » au fil du temps pour devenir Tyl Uylenspiegel, cauchemar des riches comme des puissants, pourfendeur d'une société injuste autant que cruelle et maître absolu d'une liberté d'être de tous les instants. L'étymologie est cependant beaucoup plus triviale : le nom vient du moyen bas-allemand *ulen* « essayer » et *spegel* « miroir, derrière », et l'expression *ul'n spegel* veut dire « je t'emmerde ». Le nom évoque la chouette (associée à Athena dans la mythologie grecque) et le miroir (instrument de l'inversion), deux éléments fétiches que les auteurs souvent inconnus vont développer au cours du temps.

Attachant et facétieux, Tyl Uylenspiegel émerge (au-delà de roseries ou diableries – ravalées parfois hâtivement au rang d'effronteries adolescentes), dans les différents états de la résistance.

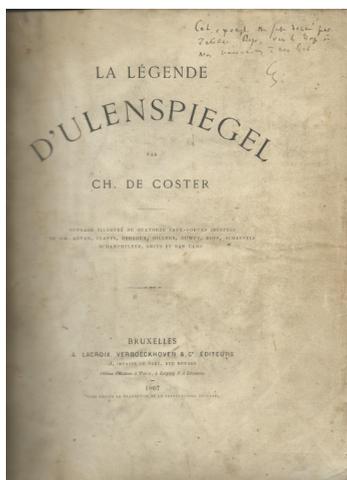
Il « résiste » en priorité à la pensée unique et à la morgue de l'occupant (mâtinée de cruauté et de mépris), épris de justice sociale et nourri de bienveillance à l'égard des humbles; il se réinvente à toutes les époques et en même temps, se hisse en parangon d'une pensée moderne aux intentions politiques peu définies et le plus souvent brouillonnes.

Si le « héros-bouffon » appartient au folklore germanique Thyl l'Espiegle, flanqué de son fidèle Lamme Goedzak, fait aussi penser au binôme Don Quichotte-Sancho Panza, qui met en lumière les contrastes des personnages.

Dans cet esprit, *La Légende et les Aventures héroïques, joyeuses et glorieuses d'Ulenspiegel et de Lamme Goedzak au Pays de Flandres et ailleurs*, a permis à Charles De Coster de poser l'un des murs porteurs de toute une littérature fabulaire.

Fidèle aux tribulations d'un héros proche des cantilènes, du fabliau et de l'épopée, le romancier saisit le profil d'un insoumis mais aussi celui d'un *guérillero* du passé qu'il a installé sans ambages dans l'immortalité.

Né à Munich en 1827, d'un père flamand et d'une mère wallonne, Charles De Coster suit les cours de journalisme à l'Université libre de Bruxelles où, acquis à l'esprit du libre examen, il aiguisé ses convictions démocrates et anticléricales. Séduit par la franc-maçonnerie, il rejoint la



Exemplaire de l'édition originale ayant appartenu à Camille Lemonnier. Dans le coin supérieur droit de la couverture, on peut lire cette note autographe: « Cet exempl[aire] me fut donné par Félicien Rops, vers le temps où nous commençons à nous lier.» (Coll. du Musée Camille Lemonnier)

Loge des *Vrais amis de l'Union et du Progrès réunis*.

Le jeune journaliste est employé aux Archives du Royaume et occupe notamment de 1860 à 1864 le poste de *Secrétaire à la Commission royale pour la publication des anciennes lois et ordonnances*.

Riche d'une expérience professionnelle acquise en matière de sorcellerie (et des procès qui y affèrent), l'auteur met ses connaissances à profit dans ses écrits romanesques et dans des notes relatives aux diverses manifestations du fanatisme religieux dans l'histoire. En 1870, il devient répétiteur à l'École royale militaire, pour lequel il avait déjà postulé douze ans auparavant.

Sa liberté d'être et de penser, associée à un souci permanent d'innover et de créer, l'incite naturellement à privilégier l'écriture. En 1847, âgé d'à peine vingt ans, Charles De Coster participe avec des amis à la fondation de la société littéraire *Les Joyeux*. L'occasion est belle pour le jeune homme d'y prononcer le discours inaugural dans « *la chapelle privilégiée du Double Pot sous la protection de saint Faro et de sainte Lambick* ».

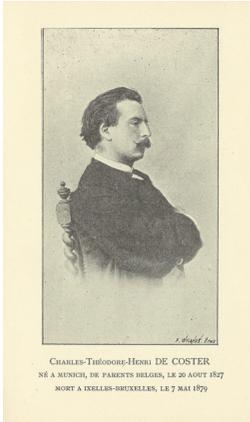
Le groupe s'accorde sur la création d'un périodique manuscrit, le *Journal des Joyeux*, où figurent des textes à tendance historique ou philosophique, des poèmes sentimentaux et même des strophes graveleuses. Mais ce projet d'édition a fait long feu...

Relevons chez les *Joyeux* le souci de développer des modes d'expression parfois très éloignés du bien-vivre étudiantin. On pouvait compter parmi eux nombre de jeunes gens désireux de connaître la « *joie* » (sorte de fierté reformulée), de soumettre à une sévère critique leurs premiers essais littéraires.

Ceci dit, les *Joyeux* ne revendiquent guère une quelconque doctrine ni même des tendances philosophiques claires. Sans

surprise, l'opposition entre classiques et romantiques alimentait la plupart des discussions. Notons que plusieurs membres de la Société affichaient plus tard de vives sympathies pour l'esthétique réaliste.

C'est dans cet esprit que De Coster (qui tâtonnait alors entre prose et vers), se fit la main et se forma au *bon goût* (un apprentissage qui l'invita à réagir contre une propension naturelle à la prolixité, aux digressions, au pathos).



Charles De Coster.

Illustration extraite de: *Charles De Coster, 22 juillet 1894*. Bruxelles : Paul Lacomblez, 1894.
Brochure publiée à l'occasion de l'inauguration du monument à la mémoire de De Coster, que l'on peut toujours voir dans les jardins de l'Abbaye de la Cambre.

Poursuivant pendant dix ans sa recherche d'une langue originale, au vieillissement atténué, il a senti qu'il fallait éliminer autant que possible les mots oubliés, les formes désuètes, qui risquaient de nuire à la juste lecture de l'œuvre.

Certes, bien que son cœur le portât résolument vers le peuple, il n'a guère cherché un succès *populaire* (la présentation même de ses œuvres richement illustrées, le conduit surtout à sensibiliser une élite.)

Confortés par l'expérience des « *Joyeux* », l'excitation de soirées festives et de rencontres mémorables dont ils furent bien souvent les partenaires, De Coster et Rops cultivent en permanence l'esprit critique, l'impertinence, la fantaisie, le rejet de l'esprit « bourgeois » et du cléricalisme... Mais ces bambocheurs

impénitents fomentaient en parallèle une opposition littéraire plus affirmée et mieux structurée. C'est ainsi, et tout naturellement, que naquit : *Uylenspiegel, Journal des ébats artistiques et littéraires*, un hebdomadaire belge publié à Bruxelles de 1856 à 1863.

Sa création fit polémique et mit à mal le conformisme de l'époque.

La figure emblématique d'Uylenspiegel servira de modèle à

Rops lui-même qui ne fait guère mystère de son projet : «*Aujourd'hui je viens passer quelques éclats de rire à l'exposition de peinture ; demain je rirai ailleurs, mais je rirai, le rire est mon essence ; jadis, je suis mort de rire, et si je renaiss, c'est pour rire encore.*» (*Uylenspiegel au Salon, 1857*)

Rire, trouver le plaisir de vivre et « résister » sont donc les assises d'un édifice artistique qui, sous l'enseigne de Till Uylenspiegel, incarne, avec une effronterie pointue, l'idéal flamand en butte à l'envahisseur espagnol.

Mais la légitimité du héros éponyme dépasse la figure nationaliste de la Flandre pour incarner une sorte de paradigme du libre examen.

Alors que dans ses caricatures, Rops stigmatise le conformisme du public, De Coster voit dans l'*Uylenspiegel* la possibilité de présenter des textes préfigurant *La Légende d'Uylenspiegel* et des nouvelles qui constitueront le recueil des *Légendes flamandes*. Alors que le périodique s'affiche volontiers réaliste et salue l'œuvre des peintres Gustave Courbet ou Louis Dubois, place est donnée à Léon Jouret, qui défend la chanson populaire avec bienveillance.

On retiendra que *l'Uylenspiegel*, fidèle à un esprit facétieux dont il ne se départit jamais, témoigne librement des sempiternelles polémiques engageant de vrais et faux esthètes. Une telle revue incarne par-dessus tout le mouvement d'un pays en quête identitaire. Le périodique servira de tremplin à la génération suivante, celle de *La Jeune Belgique* et de la *Société libre des Beaux-Arts*, où émergeront entre autres artistes, Camille Lemonnier, Georges Eekhoud, Maurice Maeterlinck, Georges Rodenbach, Émile Verhaeren.

C'est naturellement dans les colonnes d'*Uylenspiegel* que Charles De Coster peaufinera son approche romanesque. On y appréciera sa première légende flamande (*Blanche, Claire et Candide*), sorte de poème en prose dont la langue, déjà

archaïsante, attire l'attention du lecteur. À un défi qui lui est lancé, l'ami de Félicien Rops se met à rédiger une deuxième légende flamande...

Fidèle à lui-même, aux « Joyeux » et à l'éclatant jeune homme aux allures de « Renart », Charles De Coster fera chorus à ses premières amours littéraires en activant les leviers d'une aventure humaine héroïque et mythique à la fois.

L'édition en 1867 de *La Légende*¹ semble avoir été réalisée dans l'urgence, pour des raisons économiques liées essentiellement à la nécessité de paraître avant les étrennes de 1867... Une telle publication permettait aussi de concourir pour le Prix quinquennal de la période 1863-1867 (...une distinction que De Coster ne remportera pas !).

Dans la foulée d'une effervescence artistique, et politiquement rebelle au conformisme latent, De Coster rejette les visées de la France et de Napoléon III, rappelant le contexte historique qui entretient ses préventions par rapport à l'occupant: résistance des Pays-Bas à l'oppression espagnole de Philippe II au XVI^e siècle. De fait, il alimente et illustre un mode de pensée symbolique et subversif au moment où le peuple du Nord ambitionne d'imposer sa langue et sa culture.

Dans la foulée d'une effervescence artistique, et politiquement rebelle au conformisme latent, De Coster rejette les visées de la France et de Napoléon III, rappelant le contexte historique qui entretient ses préventions par rapport à l'occupant: résistance des Pays-Bas à l'oppression espagnole de Philippe II au XVI^e siècle. De fait, il alimente et illustre un mode de pensée symbolique et subversif au moment où le peuple du Nord ambitionne d'imposer sa langue et sa culture.

Précisons que, dans les milieux flamands de l'époque, son ouvrage a l'énorme défaut d'être écrit en français ! Pour devenir un personnage héroïque, Thyl Ulenspiegel devra attendre que son épopée soit réécrite en néerlandais et

1. Charles De Coster, *La Légende et les Aventures héroïques, joyeuses et glorieuses d'Ulenspiegel et de Lamme Goedzak au Pays de Flandres et ailleurs*, éd. Lacroix et Verboeckhoven, Bruxelles, 1867.

TYL UYLENSPIEGEL

«adaptée » ici et là pour exalter les pulsions nationalistes de ses thuriféraires !

Aucun écrivain belge avant Charles De Coster ne s'est vu reconnaître une réelle valeur internationale, aucun n'a été traduit en une dizaine de langues, en une centaine d'éditions, avec un succès que les années renforcent au lieu de l'affaiblir.

Si Abel Lefranc a salué *La Légende d'Ulenspiegel* (texte intégral) comme un chef-d'œuvre des lettres françaises, si Romain Rolland a proclamé sa valeur d'art universelle, si Georges Duhamel l'a élevée au rang des grandes épopées, à côté de l'Iliade, si presque tous les pays d'Europe et d'Amérique se sont prévalu d' éloges fervents, si la littérature néerlandaise elle-même, par ses traductions et ses imitations, a fini par adopter une œuvre écrite en français, de légitimes questions portant sur la diffusion de l'œuvre et la notoriété de l'auteur, demeurent...



Ulenspiegel.

Dessin de Auguste Oleffe (1867-1931), tiré du numéro spécial de la revue *Le Folklore brabançon* d'août-octobre 1927, commémorant le centenaire de De Coster.

Par exemple, peut-on dire que *La légende d'Ulenspiegel...* (consultée dans sa forme originale), ait suscité, en Belgique et en France, l'appétit de lecture qu'elle mérite ? Sont-ils nombreux les Wallons et surtout les Français qui l'ont lue ? Et rares ceux qui n'apprécieraient en elle qu'une performance de traducteur ou d'adaptateur ?

Et que peut-on attendre des recherches contextuelles qui suscitent encore aujourd'hui nombre d'interrogations : « *Un livre bizarre, aussi étrange que son titre* », écrit un rédacteur du Figaro, le 21 janvier 1877 ?

On doit aussi s'interroger sur la stricte légitimité du film (*Till l'Espiegle*) franco-allemand réalisé par Gérard Philippe et Joris Ivens en 1956... (Les réalisateurs français peineraient-ils à

dissimuler leur malaise devant le « baroque » d'un De Coster ou d'un Ghelderode ?)

Si l'évocation de « l'âme belge » a fait sourire nombre de « légitimistes » de notre histoire littéraire, il faut cependant convenir que le contexte historique doit émerger pour que la fiction reste crédible.

Dans la lumineuse et incontournable nouvelle édition définitive de *La Légende d'Ulenspiegel*, Jean-Marie Klinkenberg rappelle en toute clarté, et de manière décisive, l'incroyable mélange d'archaïsme et de modernité qui façonne la personnalité du jeune rebelle : « *En jetant Ulenspiegel au plus fort de ces luttes, De Coster modifie son caractère et son rôle : le loustic devient l'âme de la révolte ; sa verdeur de propos et sa vigueur charnelle deviennent manifestations de vitalité populaire ; son impertinence devient affirmation de liberté. Si Ulenspiegel acquiert ainsi une nouvelle stature, son passé de bouffon lui interdira à tout jamais de se prendre totalement au sérieux. C'est donc un tout nouveau personnage qu'engendra De Coster. Et cette transmutation est si vigoureuse qu'aucun Ulenspiegel à venir — car, jusqu'à nos jours, le personnage continue à inspirer les créateurs — ne pourra faire abstraction de celui de 1867.* »²

2. *La Légende d'Ulenspiegel*, Charles De Coster, postfacier : Jean-Marie Klinkenberg, rubrique : *Il était une fois la Belgique*, éd. Espace Nord, 2016.

Au cœur de la phase centripète de notre littérature, Tyl Ulenspiegel a pu être identifié par défaut, excluant les Till l'Espiègle, Robin des Bois, Fanfan la Tulipe ou autres créatures fictionnelles, héroïques, malicieuses, voire irrévérencieuses aux parentés lacunaires...

Un jeune homme au pays des sorciers, des résistants, des besogneux et des humbles, qui allait nous inventer une littérature...

Les entretiens de l'AEB

Entretien de Renaud Denuit avec Colette Frère

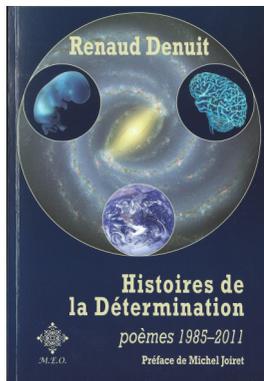
à propos de:

Les Chants de Jane, n°25. Poésies. Bruxelles: éd. du Grenier Jane Tony, 2021.

Il est des auteurs qui fuient devant l'étiquette. Sont-ils essayiste ? romancier ? chroniqueur politique ? poète ? ou autre chose encore ? Renaud Denuit appartient, sans conteste, à la catégorie des « inclassables ». Il poursuit son voyage au gré de ses désirs, sans attache si ce n'est celle d'une plume qui ne cesse de courir. Ce numéro que lui consacre *Les chants de Jane* offre un panorama de son œuvre poétique, un kaléidoscope de l'homme.

Colette Frère : Vous avez, Renaud Denuit, un fort long parcours en poésie, puisque vous commencez à écrire à l'âge de sept ans, avec cependant des silences assez vertigineux. Vous vous êtes tu, pendant vingt-cinq ans par exemple, entre *Ce qui demeure du temps* et *Histoire de la détermination*. Pourquoi ?

Renaud Denuit : Durant cette période, je n'ai pas cessé de lire et d'écrire des poèmes, mais j'ai dû donner la priorité à ma (fort longue) dissertation doctorale, défendue en 2001. J'ai



aussi été fort pris par la vie professionnelle et familiale, tout en assumant des responsabilités politiques locales. Mes premières publications au début de ce siècle relevèrent donc de la philosophie et de la politique. Ensuite, j'ai pu reprendre la conception d'un ouvrage poétique que je voulais assez robuste et doté d'une unité thématique.

C.F. : Petit-fils et fils des poètes Désiré-Joseph d'Orbaix et Marie-Claire d'Orbaix, vous êtes né dans le chaudron de la poésie. Revenir ici et là vers cette forme d'expression, est-ce d'une certaine façon réaffirmer votre filiation ? « Appartenir à », « venir de », « faire lien », est-ce important pour vous ?

R.D. : C'est important pour toutes les personnes, quand bien même elles n'en auraient pas conscience. Au demeurant, mon esprit est plutôt tourné vers l'avenir et je me méfie de l'idéologie des racines. Cependant, la poésie est une des formes d'expression littéraire, sans doute la plus libre, la plus musicale et aussi la plus mystérieuse. J'écris très différemment de mes ascendants, mais le milieu dans lequel j'ai grandi, qui était aussi marqué par l'enseignement, la peinture et l'architecture, m'a rendu confiant dans le potentiel de l'écriture et de tous les arts de transmission, non seulement comme accomplissement de soi, mais comme cadeau à la collectivité.

C.F. : Dans *Ce qui est demeure du temps*, en 1985, jeune encore, vous écrivez déjà, parlant de la Terre : « Elle, ensevelie sous les cendres/inhabitable/nous dédaigne/aidons-la dans la patience/à recueillir nos corps/par comparaison les affaires précédentes/étaient enfantines. » Mais dans *Histoire de la détermination*, vous vous posez en protecteur de l'Univers : « Mais voilà, tu te fais vieux, c'est l'évidence/Tu ralentis à vue d'œil, usé/Le quatrième âge est là, nous allons t'assister... » Comment définiriez-vous la fonction de la Terre ? La Terre nous recueillera parce que nous l'avons bien traitée ? Craignez-vous que la Terre se rebelle contre l'Homme ?

Refuse de le protéger en sa dernière demeure ?

R.D. : Malgré les éléments violents qu'elle produit (tornades, éruptions volcaniques, secousses telluriques, marées géantes etc.), soyons de bon compte : notre planète nous a offert un cadre de vie convenable pour que l'aventure humaine se prolonge depuis des milliers d'années. Sa fonction nourricière est tout de même une performance magique. Et nos œuvres ne dépassent pas sa somptueuse beauté. Mais l'exaltation injustifiable de la supériorité de l'homme sur tout le reste du vivant a produit des dégâts sans doute irréparables. Nous avons abîmé la Terre, maltraité nos frères les animaux – et ce n'est pas fini. La Terre ne se rebelle pas contre l'homme, il serait erroné de la personnifier, de lui attribuer des émotions vengeresses, trop humaines – sauf en poésie, le cas échéant. L'humanité n'a qu'à s'en prendre à elle-même et elle va devoir payer le prix de ses investissements délirants qui détraquent les écosystèmes. Le poème peut parler à la Terre ainsi qu'à l'Univers ; ils ne nous répondront pas, mais nous savons qu'ils recueilleront nos corps, malgré nos agressions. Il n'y a rien à perdre à parier sur la bienveillance de ce recueil – laquelle sera peut-être plus ample pour les corps par lesquels sera passée, en poésie notamment, une célébration juste du monde.

C.F. : Voyez-vous une ligne conductrice à travers votre œuvre ? Avez-vous des obsessions autres que celles déjà évoquées ?

R.D. : Il est trop tôt pour répondre à la première question, je n'ai pas fini. Pour la seconde, je citerais : l'amour, les modes d'organisation collectifs, le bonheur des descendants, le travail adéquat, la puissance interrogatrice.

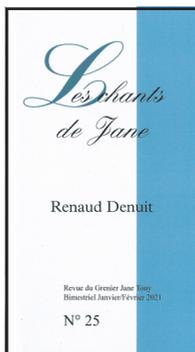
C.F. : Dans *Cela ne s'invente pas*, vous écrivez : « Osez le Paradis ! Il n'est jamais trop loin... Il pourrait naître de la complicité d'un bon moment et d'un bon verre de vin... » Est-ce un regard désabusé que ce qu'est le Paradis ou au contraire

une ode aux plaisirs simples de la vie ? N'existe-t-il pas d'autre(s) Paradis ?

R.D. : J'ai lu cela sur l'étiquette d'une bouteille de vin : ainsi le Paradis se révèle-t-il « vendeur » – en plus ! Donc, en l'occurrence, ce texte serait plutôt une ode aux plaisirs simples de la vie, mais attention avec le vin, plus riche et profond que dans le fond de la bouteille : *Le vin et le sacré* est le titre d'un ouvrage que j'ai acquis récemment. Il y a certes des paradis terrestres, d'autres réputés artificiels. J'ai remis le nez dans le petit Robert : il fournit de nombreuses définitions du « paradis », mais la première présentée est celle-ci : « lieu où les âmes des justes jouissent de la béatitude éternelle ». Je peux vivre avec cela. Même si la vraisemblance en reste discutable ad infinitum.

C.F. : Vous êtes un homme apaisé, Renaud Denuit ?

R.D. : Plus révolté qu'apaisé, mais la paix peut se conquérir par le travail. La question récurrente « Que fais-tu sur la terre ? » me semble aujourd'hui dépassée par celle-ci : « Que fais-tu de la terre ? » Celle-ci n'a rien d'apaisant. À l'automne de ma vie, je dois plutôt croire au sursaut de l'humanité future, mais l'hiver venu, j'espère pouvoir répondre correctement à la question « As-tu bien travaillé? » – celle qu'on me posait déjà quand, enfant, je terminais une année scolaire...



Entretien de
Évelyne Guzy
avec
Alexandre Millon

à propos de:

La malédiction des mots. Roman. Bruxelles: éd. M.E.O., 2021.

Alexandre Millon : Le titre, peux-tu nous l'expliquer en deux mots ?

Évelyne Guzy : Ce titre m'est apparu comme une évidence à la rédaction du manuscrit. Derrière ses mots, il évoque une réalité difficilement exprimable que, j'espère, nous ressentons intuitivement à sa lecture, comme la poésie.

La malédiction, c'est parfois celle des mots non prononcés. Parfois, celle des mots trop prononcés. Ou celle de ceux qui sont dits mais que notre esprit efface car nous ne pouvons pas – encore – les accueillir au fond de nous. En même temps, d'une certaine façon, le silence est parfois une bénédiction, car il offre un immense espace de liberté. C'est tout le paradoxe.

A.M. : Ton livre fait écho à une part de mon histoire familiale. Et je suis donc doublement touché par sa lecture. Pour rappel, Eva, la narratrice, est contemporaine. Mon père fut fort taiseux sur son passé et sur la shoah. Parfois, une porte s'ouvrait, pour se refermer presque aussitôt. J'ai bien été obligé de recoller les morceaux, je dirais entre réalité et fiction. Comment le « droit au silence » fait résonance en toi, au «devoir de mémoire» ?

E.G. : Je me rends compte, environ deux mois après la sortie du livre, de l'expérience toute particulière qu'il représente

pour moi, et pour certains de mes lecteurs. Au départ, je voulais partager une histoire, et aussi une démarche qui était la mienne face à cette histoire, pour sortir en quelque sorte d'une mémoire mortifère et accueillir dans la joie les disparus du passé en leur offrant, en quelque sorte, une seconde vie. Je les ai souvent imaginés sourire à la lecture de mon roman. Ce que je n'avais pas imaginé, c'est l'effet d'écho qu'il allait provoquer chez des personnes qui me sont bien souvent – au départ – inconnues. Depuis la parution de *La malédiction des mots*, j'ai reçu des témoignages, parfois très intimes, du passé de personnes dont la famille a vécu la Shoah ou qui, au contraire, ne l'ont pas vécue et ont pu percevoir cette réalité autrement, plus intérieurement, au travers de l'histoire d'Eva et des siens. Mes grands-parents et mon père se sont tus plus qu'ils n'ont parlé. Et, paradoxalement, je les remercie de ce silence. Ils m'ont ainsi permis de les côtoyer pour ce qu'ils étaient – non des archétypes de victimes ou de héros, mais des personnes à part entière avec leur part de lumière et d'aspérités, ce qui fait la beauté de l'être humain.

Je n'ai jamais bien compris ce qu'était le « devoir de mémoire » qui sonne parfois comme une injonction à parler, à raconter, lancée à des personnes qui ont suffisamment souffert pour qu'on ne leur impose pas de revivre leur douleur au travers des mots. Ceux qui en ont eu la force et la volonté ont témoigné, et je leur en suis profondément reconnaissante. D'autres – comme les miens – ont préféré une autre voie, et elle me convient parfaitement aussi. La parole est d'abord une affaire de liberté. Et celle qui m'anime, alors que je suis de la première génération qui n'a pas directement vécu les événements, est celle d'un « désir de mémoire », selon la belle expression de Vincent Engel, plutôt que d'un devoir.

A.M. : J'aime et je me retrouve dans ce «désir de mémoire», car il communique avec le désir d'écrire, par le

témoignage mais aussi via le pouvoir de la fiction.

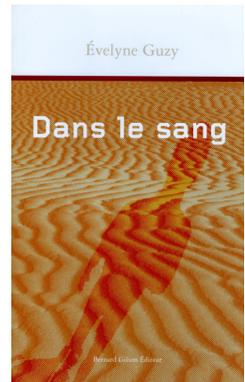
Réel et tragique hasard de calendrier, j'étais allé au Musée juif de Bruxelles, peu avant la tuerie (24 mai 2014). Un attentat que j'ai vécu très frontalement. Un déclic, un basculement. Gérard Rabinovitch (directeur de l'Institut européen Emmanuel-Lévinas), reprend à son compte la recommandation de Thomas Jefferson : « Le prix de la liberté, c'est une vigilance éternelle ». Un chantier permanent, celui qui sans cesse renforce les digues culturelles, mentales, cognitives, articulées aux valeurs de la raison, de la liberté et de l'éthique...

Comment as-tu vécu cet événement-là ?

E.G. : L'attentat au Musée juif m'a plongée dans la sidération. Tout d'abord, parce que j'avais consacré plusieurs travaux – un essai, deux romans, des articles – au terrorisme et que j'avais l'intuition – ou plutôt la quasi-certitude – qu'un attentat à Bruxelles se produirait. Je l'avais d'ailleurs mis deux fois en fiction avec *Dans le sang* (2009) et *Le martyr de l'étoile* (2012). Un sentiment d'impuissance m'a envahie, en même temps qu'un immense deuil : il n'avait servi à rien de prévenir.

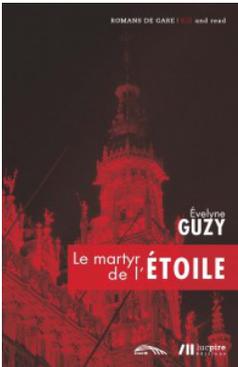
Le fait que l'attentat ait eu lieu au Musée juif, alors que c'est précisément là qu'avaient débuté les recherches familiales qui allaient donner naissance à *La malédiction des mots*, a rendu le choc plus intime encore. Je connaissais les lieux, ils tenaient une place importante dans ma quête, et je me sentais en lien, aussi, avec chacune des victimes ; cela aurait pu être moi ou un de mes proches. Et je sais que c'est précisément cette pensée que vise l'acte de terreur ; pourtant, je ne pouvais y échapper.

Pendant plusieurs jours, je me suis trouvée dans l'impossibilité de poursuivre l'écriture de mon roman. Dans le même temps, je me rendais bien compte qu'arrêter, c'était



céder à la peur, c'était trahir, c'était abandonner les miens à l'oubli et donner la victoire aux assassins. Car un musée – et le Musée juif, plus spécifiquement –, n'est-ce pas un lieu de mémoire ?

A.M. : Delphine Horvilleur, femme rabbin, déclare : « Tandis que progressent les phénomènes de communautarisation identitaires et de compétitions victimaires, la mémoire de la Shoah prend, aux yeux de certains, trop de place. (...) Il semble s'organiser sous nos yeux un morbide concours de souffrances où certains disent aux Juifs : "Y'a pas que vous ! Nous aussi on a eu mal... et même, avant vous !" (...) Revient à l'esprit la phrase qu'aimait tant citer Marceline Loridan-Ivens : "Ils ne nous pardonneront jamais le mal qu'ils nous ont fait"... » Que dirait l'auteure de *La Malédiction des mots* ?



E.G. : À mes yeux, la concurrence victimaire n'a aucun sens. La solidarité en a un. Je veux dire par là qu'étant issue du peuple qui a vécu la Shoah, peut-être puis-je comprendre la souffrance subie par d'autres, et je pense particulièrement à des amies rwandaises sorties très meurtries du génocide des Tutsis. Je me suis tenue à leurs côtés, dans un esprit d'entraide et de recherche de la justice – non de la vengeance.

Cette solidarité ne peut se nourrir de ressentiment, se dresser comme une arme contre « les autres » essentialisés comme oppresseurs face à des victimes qui se pareraient, toutes causes confondues, d'un tel statut.

Plus que tout, je pense qu'être « victime » n'est pas une identité. C'est un état de fait à un moment donné, qu'il s'agit de surmonter. Par le témoignage ou par la fiction, par l'ouverture portée aux autres ou par l'action commune. Par tout ce qui nous permet de nous relever et d'être source de vie, et non vecteur de mort.

J'ai la naïveté de considérer que nous sommes un certain nombre – issus de lignées meurtries ou pas du tout – à vouloir créer ensemble un monde digne des valeurs des droits humains.

A.M. : Dans ton livre, pages 77-78-79, on lit (à mes yeux) deux points importants. Le premier, sur le champ sociopolitique: « À Charleroi, nous avons retrouvé les mêmes courants politiques que ceux qui étaient déjà actifs en Pologne, ainsi que les mouvements de jeunesse... ». Tu décris bien comment d'un côté, les sionistes, voient l'avenir du peuple juif, par la création de l'état d'Israël ; et de l'autre côté, « l'utopie » des militants communistes, qui prônaient la fraternité universelle dans un monde sans frontières. Un front qui alimentera l'incompréhension du non-juif... Le second point concerne tous les déracinés du monde, et se situe dans le champ affectif et culturel. Je pense à la Maison des Huit heures et comment on pouvait rire et pleurer face à une pièce de théâtre en Yiddish...

E.G. : Le passage que tu évoques traduit la richesse intellectuelle du monde juif d'avant-guerre, où plusieurs façons d'envisager l'avenir, de trouver une solution au « problème juif » coexistaient, du sionisme au communisme en passant par d'autres courants de pensée que je décris dans le livre.

La décision de s'exiler est une décision lourde, qui demande de profondes réflexions ; elle a une incidence non seulement sur soi-même mais aussi sur les générations à venir. J'imagine donc l'effervescence idéologique qui existait à l'époque à Charleroi, où des personnes simples, comme mes grands-parents paternels, se trouvaient à la croisée des chemins, entre plusieurs conceptions de leur avenir.

Dans les années 30, à la Maison des Huit heures – haut lieu du syndicalisme, et plus tard de la Résistance – s'exprimait tant l'aspiration à l'égalité universelle dans un monde sans

frontières que les accents yiddish du « particularisme juif » tel que le qualifiaient certains communistes. Il n'y a cependant pas, pour moi, de contradiction entre la tension vers l'universel et l'amour assumé de sa propre culture ; un lien naturel existe aussi – par-delà les différences idéologiques – avec ceux qui partagent avec nous un vécu, des références, des traditions.

Comme toutes les identités vécues sans crispation, l'identité juive n'est qu'une partie de nos multiples appartenances, qui se conjuguent, souples et mouvantes, dans le temps et dans l'espace. Les exprimer contribue à la beauté du monde.

A.M. : Oui. Ce que tu dis me fait penser à un poème de Pablo Neruda (*El Canto General*) ; le prix Nobel écrit : «Qu'aucun de vous ne pense à moi. Pensons plutôt à toute la terre, frappons amoureusement sur la table... Je ne suis rien venu résoudre. Je suis venu ici chanter je suis venu afin que tu chantes avec moi». Chantons un kaddish ou un chant aux multiples appartenances, un chant de Résistant aussi. Nous arrivons au dernier des trois volets du livre. Sans trop dévoiler, que peux-tu nous en dire ?

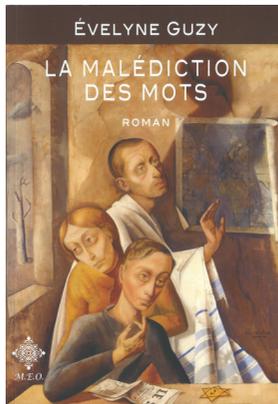
E.G. : Je vois *La malédiction des mots* tant comme un kaddish – la prière juive des morts – dédié à ma famille décimée par la Shoah que comme un roman initiatique. Au travers du Survivant – son grand-père paternel –, de l'Enfant – son propre père – puis du Résistant – son grand-père maternel, la petite Eva tente d'appivoiser ses fantômes et de renaître libre et consciente de leur héritage. Cette nouvelle naissance implique une mort symbolique, l'acceptation d'enterrer une certaine vision du passé afin de construire de nouvelles hypothèses. Or, chemin faisant, il s'est révélé que la mort, ses rites et commémorations, tiennent une place centrale dans l'héritage de Roger-David Katz, le grand-père maternel d'Eva.

Très tôt, en effet, elle a réfléchi à sa propre fin et envisagé

de se faire incinérer. Le jour de la crémation de son père, cependant, au moment de la dispersion des cendres, elle a été saisie de sidération : l'image des fours crématoires s'est imposée à elle. Elle a alors compris que le kaddish serait récité sur sa tombe, bien qu'elle soit athée. Contrairement à ce qu'elle avait imaginé, sa mort appartiendrait aux siens.

Les résistants juifs – souvent sympathisants communistes – fusillés par l'ennemi au lieu-dit Le Tir National n'ont pu exprimer leur volonté sur la façon dont ils seraient enterrés. Auraient-ils souhaité qu'une étoile de David, symbole de judéité, surmonte leur tombe ? Les nazis ont voulu exterminer leur peuple, ce qui a en partie motivé leur combat. Auraient-ils plutôt accepté une croix, un signe religieux qui ne leur appartenait pas ? À moins de considérer que la croix est le symbole universel de la mort...

Initialement, chaque tombe du Tir National était surmontée d'une croix. Mais aujourd'hui, des étoiles sont là aussi – ainsi que des stèles de béton. Elles sont le résultat du combat mené durant un quart de siècle par Roger-David Katz, lui-même athée. Elles témoignent de l'implication de Juifs au sein de la Résistance afin que nous puissions vivre dans un monde libéré de l'oppression totalitaire. Comme les autres, ils se sont battus.



*Entretien de
Joseph Ndwaníye
avec
Arnaud Delcorte*

à propos de:

En quête de nos ancêtres. Roman. Bruxelles: Les Impressions Nouvelles, 2021.

Pour son troisième roman, Joseph Ndwaníye nous emmène sur les chemins de crêtes de Bolivie, où des Africains furent transportés dès le XVII^e siècle par les colons espagnols pour travailler dans les mines d'argent.

Arnaud Delcorte : Qu'est-ce qui t'a poussé à choisir cet aspect méconnu de l'histoire des Africains en Bolivie comme toile de fond de ton roman ?

Joseph Ndwaníye : Mon roman *En quête de nos ancêtres* est né véritablement en 2001, sauf qu'à ce moment je ne le savais pas, je n'écrivais pas encore de livres. C'était à l'occasion d'un voyage en Bolivie dans le cadre de mes activités d'infirmier dans le petit hôpital de San Lorenzo près de la frontière avec l'Argentine. Lors de ce séjour en Bolivie, je me suis intéressé à la mine de Potosi qui pendant plusieurs siècles a fourni l'argent à tout l'occident. J'ai découvert qu'au XVII^e siècle les colons espagnols sont allés transplanter des Africains de leur terre pour venir aider les Indiens dans le travail de la mine. Quand j'ai visité la mine qui est exploitée aujourd'hui par de petites coopératives, j'ai pu me rendre compte des conditions toujours difficiles dans lesquelles travaillent les mineurs. Ce qui m'a frappé lors de cette visite c'est de n'avoir pas croisé d'Afroboliviens dans les rues accidentées de cette

ville, Potosi, perchée à près de 5000 m d'altitude. J'ai commencé à m'intéresser au sort des descendants d'esclaves et j'ai appris qu'ils étaient éparpillés dans différentes régions du pays notamment dans les Yungas au nord de La Paz où le climat subtropical est plus clément. Je suis rentré en Belgique sans avoir eu l'occasion de visiter cette communauté, mais j'étais décidé à revenir un jour pour en apprendre plus sur cette histoire méconnue du grand public.

A.D. : Tes héros sont voyageurs, comme toi-même d'ailleurs ; que représente le voyage pour toi, dans la vie et dans l'imaginaire ?

J.N. : Voyager dans l'imaginaire, c'est prendre la route et aller aussi loin qu'on veut en s'autorisant des chemins interdits. C'est explorer des mondes nouveaux. C'est aussi se mettre dans la tête d'un auteur qui nous embarque dans son histoire pour se l'approprier. En ce qui me concerne, le voyage physique n'est pas très différent parce que je n'ai pas peur d'aller loin à la rencontre des gens dans leur milieu de vie. J'apprends comment ils vivent et quel regard ils portent sur le monde. Cela me nourrit et me fait grandir en tant qu'être humain et aussi en tant qu'écrivain.

A.D. : Les questions d'identité, de racines, de tradition et de transmission apparaissent centrales dans tes romans. Offrent-elles des clés pour (re)construire une humanité dans notre monde contemporain ?

J.N. : Mon imaginaire me renvoie toujours à mon histoire, forcément à l'endroit où elle a commencé c'est-à-dire où je suis né et où j'ai grandi. Il m'arrive d'oublier certaines choses, mais mon enfance résiste à l'oubli. Mes grands-mères avec qui j'ai vécu enfant sont toujours présentes dans mon esprit avec toutes les histoires qu'elles m'ont racontées et les valeurs



qu'elles m'ont transmises. Mes parents ne sont plus de ce monde non plus mais m'accompagnent tous les jours. Le regard que je porte sur le monde, ce que j'ai d'humanité en moi me vient de ce qu'ils m'ont transmis.

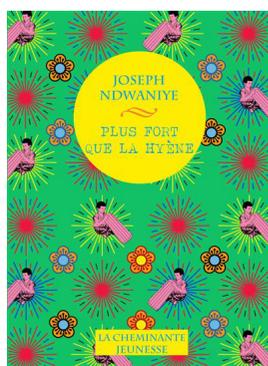
A.D. : Tu mets en avant le rôle important des femmes à ce niveau. Peux-tu en dire un mot ?

J.N. : J'ai été élevé par ma mère, mon père ayant passé sa vie à sillonner les collines dans le cadre de son travail d'inspecteur des écoles et d'enseignant. J'ai ensuite vécu alternativement chez mes deux grands-mères. Un environnement plutôt de femmes à qui je rends hommage chaque fois que l'occasion m'est offerte.

A.D. : Souvent l'univers médical qui t'est familier s'immisce dans tes récits, comme ici avec Antoine, infirmier. Vois-tu une différence fondamentale entre le soin des corps et celui des âmes (ou des esprits) ? La littérature a-t-elle un rôle à y jouer ?

J.N. : J'écris toujours à partir de qui je suis et de ce qui me passionne. Le métier d'infirmier demande beaucoup d'empathie. Nous travaillons avec des personnes qui souffrent dans les corps et dans les têtes. Nous ne pouvons pas être

insensibles à cette souffrance. Il faut essayer de mettre en place des moyens qui permettent de canaliser les émotions accumulées durant la journée de travail. Pour moi le moyen d'y parvenir c'est de m'évader par l'écriture et la lecture que je partage ensuite avec mes malades. Dans chacun de mes livres on retrouve toujours au moins un aspect du métier de soignant qui est un métier global. En 2018 j'ai publié un livre pour la jeunesse, *Plus fort que la hyène*, qui parle d'un enfant souffrant d'une maladie qu'on appelle la drépanocytose et qui illustre bien l'importance de l'accompagnement psychologique des patients qui



qui doivent faire face à des maladies graves.

A.D. : Oui c'est un beau conte éducatif où la transmission entre générations a aussi son importance, à travers la musique cette fois... Dans *En quête de nos ancêtres*, Antoine et Alba Luz grandissent ensemble à mesure que leur relation se développe. L'amour pourrait-il être le médium privilégié d'émancipation et de surpassement de l'être humain ? Le moyen de la quête ou son but ?

J.N. : L'amour est le ciment de toute relation. Pas nécessairement l'amour passion, mais l'amour pour l'être humain qui est en face de nous. C'est effectivement un ingrédient nécessaire dans n'importe quelle quête. Il nous fait traverser beaucoup d'embûches.

A.D. : Quelles sont tes influences en littérature ? Tes motivations ?

J.N. : Je suis très éclectique dans mes lectures, je peux aimer un livre d'un auteur et ne pas en aimer le suivant. Mes vraies influences sont celles de la colline de ma grand-mère paternelle qui m'a en partie élevé. Tous les soirs avant d'aller dormir, chaque personne devait inventer une nouvelle histoire et la raconter à toute la maisonnée. Je tire ma passion pour l'écriture de l'oralité. Cependant un livre m'a happé dès que je l'ai lu *Cent ans de solitude* de Gabriel Garcia Marquez. Et depuis j'ai lu beaucoup de ses livres. J'aime la littérature incarnée par un lieu, celle qui me plonge dans l'histoire d'une communauté.

A.D. : Peux-tu nous dévoiler quelque chose de tes projets en gestation ?

J.N. : Ce sera un livre enraciné dans les lieux qui ont accompagné mon enfance au Rwanda. Un livre qui forcément parlera des Racines.

Entretien de
Giuseppe Santoliquido
avec
Anne-Michèle Hamesse

à propos de:

***L'Été sans retour.* Roman. Paris: Gallimard, 2021.**

Anne-Michèle Hamesse : Giuseppe Santoliquido, dès le premier livre lu et signé par vous j'ai eu l'impression d'être en présence d'un grand écrivain. Votre apparition dans une grande maison d'édition me laisse penser que je ne me trompais pas. Il s'agissait alors de *L'audition du Docteur Fernando Gasparri*.

Ce livre posait la question essentielle de la nécessité de l'engagement politique. Cette fibre politique qui est la vôtre apparaît-elle dans toutes vos narrations ?



Giuseppe Santoliquido : Tout d'abord, je veux préciser à quel point l'AEB a été importante dans ma trajectoire, puisqu'elle m'a remis le Prix Emma Martin à une époque où l'écriture de fiction était, pour moi, une expérience nouvelle, intimidante. Cette reconnaissance, la première, m'a incité à poursuivre dans la voie que j'avais choisie. Je voulais également vous remercier, vous personnellement, Anne-Michèle, pour le soutien et la confiance que vous m'avez accordés au cours de ces années.

Pour ce qui est du « grand écrivain », vos mots me touchent. Mais, sans vouloir faire preuve de fausse modestie, il me suffit de poser le regard sur quelques lignes de Céline ou de Flaubert, et même d'auteurs contemporains importants,

pour comprendre immédiatement quelle est ma place. L'écriture est un exercice constamment renouvelé d'humilité.

Concernant la fibre politique qui est la mienne, je pense, en effet, qu'elle est présente dans tous mes écrits, même si j'ai tenté, dans *L'Été sans retour*, de la transcender par le traitement de problématiques essentielles au déroulement du récit.

A.-M.H. : *Le Voyage corsaire* publié par la suite nous entraînait en Afrique, que vous connaissez bien, dans ses forêts mystérieuses et sa magie. Pasolini y apparaît, la spiritualité africaine berce le roman. Vous touchiez là au fantastique, cette dimension onirique vous a-t-elle poursuivi ?

G.S. : Oui, ou du moins l'entremêlement entre la matérialité, si je puis dire, et l'onirisme, entre la raison et l'affect. Le sacré, ses ritualités, la religiosité, ces aspects des vies individuelle et sociale m'intéressent beaucoup. Cela remonte sans doute à mon enfance dans le sud de l'Italie, où ces dimensions sont extrêmement présentes, à l'influence de ma grand-mère et de ses frères et sœurs, dont on avait l'impression, en les écoutant, en les observant, qu'ils voyageaient constamment entre des réalités diverses, par moments contradictoires, quelquefois totalement imaginaires, sans même s'en rendre compte.

A.-M.H. : Dans *L'inconnu du parvis*, il s'agit de l'identification d'un inconnu ; l'enquête se déroule, il s'agit là aussi d'un roman haletant, au suspense récurrent. *L'Été sans retour* s'inscrit-il dans cette lignée ou son propos est-il très différent ?

G.S. : La dynamique de *L'Été sans retour* repose sur l'enquête liée à la disparition d'une adolescente, très librement inspirée d'un fait divers ayant défrayé la chronique italienne il y a une dizaine d'années. L'enquête crée un suspense, d'autant qu'elle est remplie de rebondissements, cela génère donc un



plaisir de lecture, du moins je l'espère, que l'on peut ensuite enrichir de toutes sortes de thématiques plus « profondes ». Les deux aspects, dans ce roman, vont donc de pair.

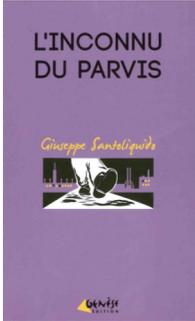
A.-M.H. : Ici l'histoire se déroule dans un village imaginaire de la Basilicate, Ravina. L'intrigue vous saisit dès les premières pages et ne vous lâche pas, à la manière d'un thriller. L'atmosphère étouffante, le soleil de plomb, une mort annoncée nous plongent dans un univers torride, l'emprise se fait sentir dès le début ; on sent qu'une menace plane, que l'étau se resserre entre les personnages. Votre écriture change-t-elle en fonction des événements décrits ? De page en page elle devient

fébrile, haletante, était-ce une impression ? S'adapte-t-elle à l'action ?

G.S. : Oui. Vous avez raison. L'écriture, son rythme diffèrent en fonction de la problématique. Lorsque l'enquête est abordée directement, le style est lui aussi plus direct, le rythme plus soutenu. Cela me paraissait essentiel pour jouer sur les deux tableaux tout au long du récit sans perdre le lecteur en chemin.

A.-M.H. : Les personnages, une famille de Ravina, apparaissent chargés de lourds secrets, de haines, et puis surtout le narrateur, qui a été forcé de fuir le village, donne une dimension plus forte au roman. Il humanise l'histoire. Un des plus beaux passages raconte le baiser échangé entre deux hommes, il devient l'emblème de l'intolérance. Le sujet du livre, n'est-ce pas cet amour impossible ? Ou bien est-ce le crime qui a eu lieu ?

G.S. : Les deux à la fois. Je souhaitais traiter l'enquête et, plus encore, le contexte social qui l'a entourée, l'impact de la médiatisation enveloppant l'affaire sur les protagonistes. Mais cette même dimension sociale est également présente dans la vie du narrateur, dont la trajectoire, même si elle n'est pas



aussi dramatique que pour l'adolescente, est également marquée par l'environnement très particulier de ce village presque autarcique, dont la population reste ancrée dans des valeurs immuables.

A.-M.H. : Des questions se font jour : comme il est facile de fabriquer un coupable, n'importe qui d'entre nous pourrait faire l'affaire, il n'y a pas d'innocent. Qu'en pensez-vous ?

G.S. : Vous soulevez un point important. C'était ma préoccupation première. À des degrés différents, bien sûr, personne, dans le roman, n'est sans faute. Sans responsabilité dans ce qui se déroule sous ses yeux. Le roman, à mon sens, est un des derniers lieux où la complexité humaine peut encore être mise en scène.

A.-M.H. : Comment avez-vous créé ces personnages si vivants ?

G.S. : Comme le roman est librement inspiré d'un fait divers, je disposais d'une base préexistante. Mais je m'en suis assez vite libéré pour puiser dans mon entourage italien, notamment. Et puis, comme pour tout écrivain, la définition des héros fonctionne également par catégorisation, en fonction de leur utilité pour la narration.

A.-M.H. : Le thème de l'homophobie et celui du harcèlement. Vous avez voulu dénoncer ces faits de société ? N'ont-ils pas toujours existé sous d'autres formes ?

G.S. : Oui, sans doute. L'équité et la justice sociale, le respect des différences, ce sont des thèmes propres à toutes les périodes de l'histoire de l'humanité, même si je n'en suis pas un spécialiste. L'important, pour moi, est de les traiter dans la nuance, dans le respect de la dignité, et, aussi, dans la compréhension des mécanismes qui provoquent l'intolérance et qui ne font pas nécessairement de ceux qui les appliquent des monstres, des fascistes, etc. – même si l'acte est condamnable, bien sûr. De nouveau, l'être humain est

complexe et je pense que notre rôle, très modestement pour ce qui me concerne, est de tenter de cerner cette complexité à travers le roman.

A.-M.H. : Vous remarquez l'omniprésence de nos écrans, le harcèlement médiatique, toutes ces formes d'impudeur qui abondent, est-ce bien une dérive de notre époque ? Un nouveau danger ? Ne font-elles pas plutôt partie de la nature humaine ?

G.S. : Oui, sans aucun doute, même si les époques passées connaissaient elles aussi leurs formes d'impudeur. Mais ce qui m'intéressait, dans *L'Été sans retour*, était de mettre en scène l'impact de cette médiatisation extrême, de cette omniprésence sur les trajectoires individuelles et d'en traiter les ressorts. Elles font effectivement partie de la nature humaine, donc j'avais envie de les mettre en parallèle avec le besoin de reconnaissance de certains personnages, leurs frustrations, les humiliations subies, etc. Si cet impact existe, à un tel degré de puissance, c'est qu'il répond à des mécanismes de la nature humaine qui sont à vif chez chacun d'entre nous.

A.-M.H. : Il y a un beau portrait d'homme qui hante tout le livre, un paysan, rude et taiseux. Pouvez-vous nous en dire plus à son sujet ? Que vous inspire cet homme ? N'est-il pas le grand sujet du livre ? À la fois héros et victime ? Cette famille n'a-t-elle pas quelque ressemblance avec la famille Dominici qui reste dans les mémoires ?

G.S. : Il y a effectivement un peu des Dominicis, même si je n'ai rien relu à leur sujet avant d'écrire le roman. Mais vous avez raison, une fois encore. C'est en effet le personnage central du livre, pour lequel, d'ailleurs, j'éprouve une grande tendresse parce qu'il touche, chez moi, des points sensibles liés à l'image de l'homme dans ma famille, dans ma culture.

A.-M.H. : Je vois aussi passer dans le livre Pier Paolo Pasolini comme une ombre fantôme, il apparaissait également

dans le *Voyage corsaire*, un des plus beaux passages de *L'Été sans retour* m'y fait fort penser, est-ce voulu ? On pense aussi beaucoup à Carlo Levi, dans *Le Christ s'est arrêté à Eboli* qui se déroule précisément dans la même région. La patience, la rudesse, la ténacité de Serrai. Quels sont vos maîtres en littérature ? La littérature italienne vous colle-t-elle à la peau ? Comment en en définir la substance ?

G.S. : Ce n'est pas vraiment voulu. Mais ces influences existent, vous avez raison de le souligner. Je n'ai pas réellement de maîtres, mais les noms que vous citez, tout comme Cesare Pavese, Sciascia, Bassani et d'autres, m'ont fécondé. Cela ne fait aucun doute. Je ne sais comment définir la littérature italienne, qui est elle-même traversée de tant de courants, mais ce qui m'attire, à tout le moins pour les auteurs du XXe siècle, c'est leur manière de traiter des thèmes fondamentaux sans avoir l'air d'y toucher, un peu comme dans le cinéma transalpin des années 60 et 70, avec une ironie mordante mais sans mépris, sans jugement de classe ni de supériorité intellectuelle, sans adopter une posture de détenteurs de la vérité, ou de la « moraline », comme disait Nietzsche, disqualifiant celui qui n'est pas du bon côté, autrement dit le leur. Cette manière de faire est d'ailleurs très en vogue dans certains milieux et chez certains auteurs.

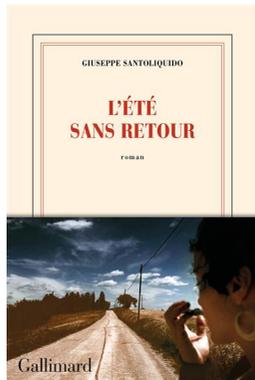
A.-M.H. : Nous sortons peu à peu de mois de confinement. Comment avez-vous vécu cette période d'écriture ? Comme une occasion de vous y adonner corps et âme ou comme un océan d'ennui ?

G.S. : Je dois dire, très égoïstement, que je n'ai pas mal vécu le premier confinement, qui donnait une impression d'irréalité, avec un covid ressemblant à une menace extérieure un peu lointaine, comme le nuage de Tchernobyl, même si, parmi mes proches figurent des médecins qui, eux, vivaient le drame jour après jour. L'enfermement canalisait ma peur. Et j'ai

continué à écrire en solitude, comme je le faisais auparavant. Après l'été, par contre, qui avait été un avant-goût de liberté retrouvée, cela a été plus compliqué. J'ai moi-même été infecté, des proches l'ont été. L'enfermement, petit à petit, a étouffé la créativité, mon écriture s'est mise à souffrir de claustrophobie. Mais il me semble qu'elle s'est remise à respirer.

A.-M.H. : Quels sont maintenant vos projets d'écriture ?

G.S. : Je suis en train d'achever mon nouveau roman, dont par superstition, vous vous en doutez, je préfère ne pas parler, de peur que les mots se volatilisent.



Entretien
d'Anne Staquet
avec
Alexandre Millon

à propos de:

Les effacés. Récit. Bruxelles: éd. M.E.O., 2020.

Alexandre Millon : Le titre, peux-tu nous l'expliquer en deux mots ?

Anne Staquet : J'avais envie de mettre en évidence ceux que l'on ne voit guère : cela vaut aussi bien pour les résidents de la maison de repos et de soins que pour le personnel. Même si je ne pouvais pas ne pas parler de moi et de mon expérience, ce sont eux qui comptent. Et c'est également pour eux que l'ouvrage est écrit. J'ai travaillé l'écriture et le style pour que ce soit accessible aussi à ces personnes.

A.M. : Aux personnes qui parcourent, un peu vite, ton quatrième de couverture en se disant : « Encore un livre sur la covid ! », tu dis quoi ?

A.S. : La covid est le prétexte. Lié à l'appel au bénévolat pour les homes, il n'a été que l'occasion pour moi de me retrouver aide-soignante dans un home en crise. Mais ce n'est pas un livre sur le virus et le confinement, c'est un livre sur la vieillesse ou, plus exactement, sur les aînés et leur corps ; c'est un livre sur le toucher et son importance ; c'est un livre sur les positions sociales et l'importance de les renverser. Et puis, c'est un peu aussi un livre sur une autre façon de faire de la philosophie.

A.M. : Tu es philosophe, tu enseignes la philosophie à l'Université de Mons. Dès le début, tu évoques Montaigne. À la

lecture de ton prélude, on pense à sa manière de travailler, dans ses *Essais*. Une introspection menée au « hasard », dont la volonté première n'est pas la démonstration mais le plaisir de comprendre. À force de gambader et de piocher, Montaigne révèle ses propres contradictions, sa propre nature. À travers son autoportrait, il nous parle de la condition humaine. À propos de sa présence dans *Les effacés* peux-tu nous préciser, nous en dire plus ?

A.S. : Je l'évoque dans le prélude. Montaigne mêle, dans ses *Essais*, récits personnels, analyses et réflexions philosophiques. Il invente une forme nouvelle et réfléchit non pas à partir de textes, mais à partir de ses expériences. C'est également cette forme hétérogène qui caractérise mon récit. On sent chez lui la recherche, le doute, les hésitations, le désir de laisser le lecteur se faire sa propre opinion sur les questions qu'il aborde. En cela aussi je le rejoins, comme dans le fait qu'il est un philosophe en mouvement. Je ne pouvais donc me placer sous un meilleur patronage.

A.M. : À la lecture de ton livre, ce qui a particulièrement touché et retenu mon attention, c'est de réaliser à quel point, tu tends à être dans une « philosophie de terrain ». Avant d'aller plus loin, j'aimerais que tu t'attardes sur ce point, qui me paraît essentiel.

A.S. : Cela fait longtemps que je me dis que connaître la pensée de tel ou tel philosophe, si ce n'est pas pour se l'approprier, pour la « digérer » disait Montaigne, cela n'a guère de sens. De ce fait, bien que j'enseigne à l'université où la théorie est généralement très importante, j'ai au fil des années, transformé mes cours pour faire de la philosophie pratique. Je propose des exercices en lien avec les idées évoquées, j'essaie d'amener les étudiants à penser par eux-mêmes, mais surtout autrement, à partir des points de vue des auteurs et des pensées abordées. Là, je fais un pas de plus.

Je me suis inscrite comme bénévole pour faire de la philosophie pratique, c'est-à-dire vivre en cohérence avec le type de monde que je souhaitais : un monde solidaire, un monde où les catégories sociales peuvent exploser, un monde où on ne laisse pas tomber les personnes dans le besoin. Mais cela m'a amenée jusqu'à la philosophie de terrain, car je me suis rendu compte que mon rapport au corps et au toucher, domaines que j'explorais philosophiquement par des textes et des réflexions, se transformait profondément du fait que j'utilisais mon corps et que je touchais sans cesse les personnes. C'est ainsi que, presque par hasard, en observant les effets de cette action sur ma réflexion, j'ai pris conscience qu'il était intéressant de dépasser la philosophie pratique pour faire de la philosophie de terrain.

A.M. : Oui. Penser sa vie et exister dans sa pensée, donc agir, sinon on rêve, on rêve, on subit. Et, dans ton cas, ce n'est pas non plus te mettre en avant, ni donner des leçons à ceux qui ne s'engagent pas. Tu choisis le chemin de l'exemple?

A.S. : Non, il n'est pas question de me mettre en exemple, ni en exergue, d'ailleurs. Je témoigne plutôt... de ce que j'ai vu, de ce que j'ai compris et des bouleversements qui sont occasionnés par ces contacts et cette expérience troublante. Comme les corps sont très présents, je ne pouvais parler de cela en faisant abstraction de moi et de mon corps et c'est la raison pour laquelle j'ai accepté de me mettre en scène. Mais le but n'est vraiment pas (et je ne crois pas que cela ait été ressenti par les lecteurs) de montrer l'exemple, juste de témoigner et de réfléchir différemment.

A.M. : Le lecteur que je suis ne l'a pas non plus ressenti comme ça. Mais nous nous adressons aussi aux personnes qui ne connaissent pas ton livre. Non pas « être exemplaire », donc, mais agir « par l'exemple », avec tes forces et tes

fragilités, en posant un acte...

A.S. : Ce qui est clair, c'est que l'acte posé, en allant travailler au sein de ce home, l'était pour moi. C'était au départ un acte privé. Mais il m'a tellement appris, même et jusque dans ma manière de penser et de pratiquer la philosophie, que j'ai eu envie de le partager. Et pour ce faire, l'unique manière de faire était sous la forme du témoignage.

A.M. : J'ai mené de front l'acte d'écrire et mon métier dans le corps soignant qui n'a pas attendu les applaudissements de ces derniers mois, pour être en stress permanent et en sous-effectif chronique. En ce qui concerne le rapport au patient, il y a au moins deux points essentiels dans ton témoignage que j'aimerais répercuter ici : le sens du toucher et la méthode Montessori...

A.S. : Pour ce qui est de la méthode Montessori, ce qui me semble en avoir été retenu dans cette maison de repos et de soin, c'est l'importance de l'autonomie des résidents. Souvent, les personnes âgées sont infantilisées, ce qui est déjà une source de maltraitance. Au contraire, la bientraitance implique de permettre à la personne de décider et de continuer autant que possible à se prendre en charge, à tout niveau. Il est bien plus rapide et facile de faire la toilette d'une personne, que de l'aider à se lever, l'accompagner à la salle de bain et ne faire éventuellement que la partie de la toilette qu'elle n'est plus en mesure de faire elle-même. Mais c'est important et cela fait partie du respect de la dignité de la personne. Comme il est important de ne pas répondre à la place d'autrui, personne âgée, enfant ou conjoint, mais de prendre le temps de l'écouter et, si besoin de lui apporter tous les éléments pour qu'elle puisse choisir et parler en connaissance de cause. Cela prend du temps, mais c'est un tout autre rapport à l'autre. C'est ce qui était visé dans ce home.

Quant au rapport au corps, il dépasse largement la question

thérapeutique. Toucher m'a toujours semblé important. Cela créé souvent une intimité et une profondeur dans la relation. Raison pour laquelle, sans doute, dans nos sociétés les personnes que l'on peut toucher et la manière dont on les touche sont très codifiées. Personnellement, j'aime ces sociétés latines où on se touche davantage. Or, avec la gestion de la crise, l'imposition de la distance dite sociale entre les personnes et une interdiction de se toucher ont été instaurées. C'est, me semble-t-il, la première fois dans l'histoire de l'humanité qu'une telle mesure est instaurée. Mais on oublie ce faisant que le toucher n'est pas qu'une manière de se saluer, qui peut aisément être remplacée par une autre. Des études ont montré que de jeunes mammifères qui ne sont pas touchés par leur mère ou un substitut vont généralement se laisser mourir.

Toucher est un besoin. Pourriez-vous imaginer que, tout d'un coup, pour éviter la propagation d'une maladie, on oblige les gens à être sourds ou à être aveugles, même simplement durant quelques mois ? C'est impensable. Or, ce n'est pas pour rien et uniquement pour les malvoyants que le toucher est un sens. C'est un sens essentiel, même s'il est nettement moins valorisé dans nos sociétés que dans d'autres ou chez les animaux.

Et voilà que le toucher devient interdit et que tous les contacts sont censés se faire à distance, par visioconférence ou par téléphone. C'est dans ces conditions et en souffrant déjà du manque de toucher (je considérais comme une grande chance d'être encore à ce moment en traitement chez une kinésithérapeute) que je me retrouve appelée comme aide-soignante dans une maison de repos. Évidemment, le métier d'aide-soignante implique de toucher régulièrement les résidents. Impossible de faire une toilette sans toucher la personne, impossible de soutenir une personne qui doit se

déplacer sans la toucher et bien sûr impossible d'aider quelqu'un à se lever sans le toucher. Les exemples sont légion. Cela vaut pour les résidents non infectés, comme pour ceux qui sont positifs à la covid. D'ailleurs les choses changent : celui qui est sain un jour peut se retrouver le lendemain infecté et celui qui est positif redevient sain. C'est dans cette situation où le toucher devenait interdit que je me suis retrouvée dans un rôle impliquant de toucher des personnes âgées. J'ai été saisie par l'importance de ce toucher non seulement physique, mais émotionnel. J'ai pour la première fois compris combien à ce niveau la langue française est belle, qui emploie le même verbe pour dessiner à la fois le contact des corps et l'impact émotionnel. Et j'ai compris combien ce n'est pas la même chose de toucher et d'être touché, et combien pour le respect d'une personne qui est obligée d'être touchée pour recevoir ses soins, il est souvent important qu'elle touche également. Il est faux en fait que le soignant touche et que les résidents ou les patients se laissent toucher. Tout cela est nettement plus complexe. C'est aussi de cela que j'ai tenté de témoigner.

A.M. : Je terminerai par un point relevé dans ton livre, à la page 63. Cette hiérarchie sociale échafaudée sur le mérite. La méritocratie qui est aussi la bonne conscience de ceux qui savent sortir les marrons du feu du système. Ne crée-t-elle pas une légitimation des catégories sociales dominantes ? L'idée (très exploitée) du « quand on veut, on peut », en dépit de certaines réalités et inégalités sur la ligne de départ ?

A.S. : C'est tout à fait cela. Affirmer qu'il y a une égalité des chances, c'est nier tout l'impact du milieu social sur la capacité de réussir. Bourdieu l'a très bien expliqué. L'image que je donne à mes étudiants, c'est celle d'une course. Certes, tout le monde a le droit de prendre part à la course. Toutefois, certaines personnes ont l'équipement idéal, tandis que d'autres font la course avec des vêtements et des chaussures

ordinaires et souvent usagées, sans compter que certains ont un sac à dos bien rempli par toutes les difficultés de la vie. Alors bien sûr, on peut prétendre que chacun a les mêmes chances sous prétexte qu'il prend part à la course, mais il me semble plus juste d'affirmer qu'il est normal que certains arrivent avant d'autres et que les compétences réelles des personnes n'ont pas grand-chose à voir avec leurs résultats.



Entretien de
Pierre Warrant
avec
Anne-Marielle Wilwerth

À propos de:

Le temps de l'arbre. Poésies. Paris: éd. du Cygne, 2020.

Anne-Marielle Wilwerth : Avant d'aborder ton dernier livre, pourrais-tu expliquer ce qui a déclenché l'écriture chez toi ? Une lecture ? Un voyage ? « La blancheur étroite d'une rencontre » ?

Pierre Warrant : En réalité, depuis toujours, j'ai eu l'envie d'écrire des lettres, des nouvelles ou des textes pour moi-même. Je suis venu à la poésie relativement tard, peu après l'entrée dans la quarantaine. La poésie faisait sans doute déjà partie de moi avec ce côté rêveur, méditatif ou contemplatif qui me caractérise, mais je l'ai découverte de manière plus concrète à ce moment-là. Depuis, elle ne me quitte plus. Elle m'accompagne et me nourrit. Elle me revient comme un besoin qui se glisse entre les événements du quotidien, avec ses joies, ses peurs et ses tristesses. Les mots de poésie ont pour moi le pouvoir étrange de décanter le vécu de chaque jour. Ils l'aident, le simplifient ou le permettent, et sont l'occasion aussi de beaucoup de rencontres riches et joyeuses.

A.-M.W. : Pourquoi écrire ? Pourquoi photographier ?

P.W. : J'aime capter la lumière sous toutes ses formes dans des paysages inédits mais aussi juste à côté de moi, là où je vis, là où j'habite. C'est une manière de capter les visages et le temps pour en extraire la meilleure part. Souvent je m'inspire d'une photo pour écrire un poème. Parfois au contraire, la

photo, dans la manière de l'envisager et de se rendre disponible à la lumière, est déjà un poème visuel. En réalité les deux se complètent et contribuent à cette envie de ralentir le temps qui va trop vite, emporte tout, et à ce besoin de rechercher des formes et des représentations nouvelles à ce qui se dresse devant moi chaque jour et que parfois je ne perçois plus.

L'écriture par laquelle j'essaie de relier la poésie à la spiritualité procède de la même démarche. Il n'y a pas pour moi de barrière ou de distinction nette ou nécessaire entre d'un côté, l'émerveillement ou le questionnement exprimé par le poème, et de l'autre, cette aspiration spirituelle qui accompagne l'abîme de nos questionnements face à ce que sommes, devenons et ne pouvons être. Je dirais que l'un porte l'autre, que l'un et l'autre s'épaulent et se renforcent pour nous aider à vivre. C'est là d'ailleurs que naît pour moi la nécessité même du poème comme expression d'une révolte silencieuse, comme montée d'une résistance indispensable qui ne s'impose si ce n'est par la douceur et le rappel de ce qui nous fonde. Il y a là la douleur d'un monde qui n'entend pas, la douceur d'une parole trempée dans la faiblesse de ce qui est mais ne peut se dire que très doucement, à faible voix, entre l'espace ténu de deux silences. C'est ce vers-là que l'on retient, et qui revient encore avec ses mots, ses états d'âme et ses balises jusqu'au bord de nos vies, remplies de trop de vide, heureuses ou difficiles selon les jours et les années.

A.-M.W. : La Terre semble avoir pour toi une grande importance, ainsi que l'arbre, le silence et l'eau (tu as d'ailleurs titré ton deuxième recueil *Confidences de l'eau*). Qu'est-ce qui te fascine le plus dans l'approche de la nature ? Et de la vie ?

P.W. : C'est vrai, toutes ces symboliques me travaillent et rejoignent ma poésie. L'arbre par exemple – qui relie la terre, le ciel et l'eau et dont je m'approche dans mon dernier recueil –

ressent avec nous la joie ou la peur. Même s'il plie, même s'il désespère parfois, il sait qu'au fond de lui coulent et palpitent la force vitale, la sève des racines, la trajectoire des branches, ou ce qui prend sa source au creux des choses.

La Vie et la Nature sont pour moi une seule et même chose. Souvent d'ailleurs, lorsque nous-même, nous ne sommes plus suffisamment vivants, c'est la Nature qui nous rappelle à l'ordre.

C'est par elle que revient cette place en nous qui se laisse interroger par le silence et l'absence.

C'est elle qui nous permet de changer de braquet, de rejoindre nos zones interdites, de nous remettre à disposition, en capacité d'écouter. En cela, c'est bien elle qui nous redonne Vie.

L'arbre, la montagne ou la mer nous traversent littéralement de part en part, même s'ils doivent aujourd'hui composer avec la fureur des hommes. Leur urgence, patiente, immuable et silencieuse, est là, bien réelle. Et le poète le sent. Et tant par nécessité que par contagion, il lui faut dire cette urgence, la déchiffrer pas à pas et décrire au plus près cette humilité, cette impuissance face au spectacle du monde, dont la poésie devient alors le messenger, le révélateur.

A.-M.W. : Comment t'y prends-tu avec le temps ?

P.W. : Le temps pour moi s'écoule comme de l'eau. Il palpite, il nous malmène, parfois il nous détruit. Mais face à lui, l'arbre est – je crois – notre guide. Il trace sa route, insufflant dans le langage des saisons sa sève vers le ciel. Peut-être, c'est en cela qu'il nous sauve et nous aide à traverser le temps. Il fait œuvre utile par son écriture simple et concise. Il s'ouvre aux sons pour écouter la force des éléments – l'eau, l'air, le feu ou le langage des pierres –, pour que jaillisse notre musique, notre poésie commune... étincelante, fragmentée mais essentielle à la Vie qui coule en nos veines, et reliée à travers

lui à celle de la Terre.

A.-M.W. : Dans quelle mesure ton enfance a-t-elle influencé ta créativité, affiné ta sensibilité ?

P.W. : L'enfance est une période abîmée de ma vie, et il faut du temps pour réparer cela. Mais cette zone longtemps interdite a été le terreau de la sensibilité qui est à l'œuvre lorsque j'écris, quand j'ose descendre en moi pour prendre des risques, porter mon attention à l'infime, ou accéder à la meilleure part qui nous habite. L'enfance en ce sens a nourri une quête, un feu, une soif que les mots aident à désaltérer par leur force et par la lumière qui les traverse.

Sur elle, s'appuie un état d'esprit, un lâcher-prise. Et il faut parfois marcher beaucoup, longtemps et jusque dans des contrées très obscures ou très lointaines de soi-même pour retrouver cet état-là. Pour revenir vers cette zone en friche, où s'ouvre l'âme, lorsqu'elle redevient à nouveau disponible, ouverte et tolérante à elle-même, à l'autre ou au Tout Autre, pour peu qu'on croie en sa présence.

A.-M.W. : « En quête du grand blanc », c'est de neige dont tu parles, je suppose ? Une référence à *Altitudes*, ton premier ouvrage poèmes/photographies ?

Comment fais-tu pour « tisser chaque silence » et le « si peu de chose » dont tu fais écho, est-ce en lui ou par lui que transite l'essentiel ?

P.W. : Oui, la quête du grand blanc est de cet ordre-là. (Je l'évoquais déjà en effet dans mon recueil *Altitudes*, qui faisait suite à un voyage initiatique jusqu'au pied de l'Everest). C'est la neige, c'est le murmure de la soif, c'est le lavement de nos peines, c'est dépasser ce qu'il y a de faillible en nous, c'est poser le pied sur la vraie terre de nous-même, c'est la source que l'on devient à son tour, c'est l'eau vive et partagée qui ne demande qu'à être bue.

Au bout de ce chemin, que ce soit dans les profondeurs d'une forêt ou debout devant les plus hauts sommets du monde, surgit parfois la fulgurante conscience de ce que nous sommes, de la Terre, de l'Arbre organique qui nous traverse et dont nous somme issus. Une cathédrale s'ouvre et fait voler en éclat ce qui enferme.

Avec très peu de choses et des larmes de joie, on tisse des silences jusqu'à en perdre le souffle, l'équilibre ou la raison. Et c'est dans cet interstice qui nous surprend que l'essentiel nous rejoint. Il peut littéralement nous transformer.

A.-M.W. : D'après tes mots, « on ne meurt pas assez » ? Qu'entends-tu par là ?

« Tu prends la main de ce qui tremble en toi »... Qu'est-ce qui, en toi, tremble le plus, Pierre ?

P.W. : Il y a autour de nous, ce désir, la force de ce désir que j'évoquais. Ce à quoi on parvient lorsque les couleurs, les images et les sons se mêlent, se heurtent, se disloquent en lambeaux de bois et de ciel par temps d'orage ou d'éclairs. Sans bruit, adviennent à notre insu des mots limpides et lumineux, des mots de chair et sang, à déposer sur une page étrangement belle et singulière, la nôtre... Pour cela, – je le crois vraiment – un peu de nous-même doit mourir. Il le faut, on le sait, on tremble, on hésite. On n'ose pas facilement ce lâcher-prise, cette mort-là, alors qu'elle ouvre vers plus de Vie. Mais ce tremblement est présent, il insiste et nous habite jusqu'à ce qu'il trouve sa juste place. Peut-être est-ce précisément ce mouvement-là qui nous rapproche le plus de la beauté et nous aide à devenir réellement « vivants », plus en phase avec le Temps de l'Arbre qui nous abrite et nous nourrit.

A.-M.W. : On termine en partageant « un verre d'eau, un bol de lait ou de vent frais » ? Lequel te tente ?

P.W. : Pour notre santé à tous, je prendrais volontiers un grand verre d'eau et un grand bol de vent frais.

A.-M.W. : Et moi, j'ai envie de terminer par le poème de la page 20 :

*Avec le temps
tu regardes
l'infini des visages
et tu traces sur la neige
une nuit pour y croire.*



*Entretien croisé
entre
Anne-Michèle Hamesse
et
Évelyne Wilwerth*

**Questions d'Évelyne Wilwerth
à Anne-Michèle Hamesse**

Évelyne : Tu possèdes en toi une belle hérédité créatrice. Dis-nous ce que ton grand-père et ton père t'ont transmis de plus précieux.

Anne-Michèle : J'ai connu une enfance triste et solitaire.

Ma mère est morte à vingt-quatre ans, je n'ai connu d'elle qu'une photo noir et blanc qui montre une très belle jeune fille.

J'ai été élevée par ma grand-mère maternelle, on habitait un petit appartement chaussée de Waterloo.

Je voyais peu les Hamesse : mon grand-père architecte, mon père écrivain et avocat, ils faisaient partie d'un autre monde.

Le mien était celui de ma grand-mère, mes seuls plaisirs étaient de rendre visite à mes deux grand-tantes et jouer aux cartes avec elles, chaque dimanche.

Pour échapper à la solitude je me suis réfugiée dans l'imaginaire.

Les vieilles dames, les récits de leurs vies, mon enfance passée en face du Bois de la Cambre, on retrouve tout ça dans mes romans...

Évelyne : Ton enfance : dans quelle mesure t'a-t-elle forgée ?

Anne-Michèle : Mon enfance n'a pas connu de rébellion, j'étais gentille, obéissante et secrète.

La fantaisie je l'ai trouvée dans ma vie d'après, j'ai voulu vivre mille vies pour dédommager ma mère de n'en avoir eu aucune.

Évelyne : Tu t'es lancée d'abord dans la peinture. Peux-tu l'évoquer en quelques mots ? Puis, en 1994, tu t'es tournée vers la littérature. Changement provoqué par quoi ?

Anne-Michèle : J'ai été peintre, écrivain, mère, voyageuse, ma jeunesse éclatait, j'ai tout voulu dévorer à pleines dents.

Mon passage de la peinture à l'écriture s'est fait naturellement, il y a eu dans mes toiles de plus en plus de mots, je n'ai gardé que les mots.

Évelyne : Tu affectionnes le roman. Explique-nous cette passion. Quel est le type d'éléments déclencheurs qui te lance dans ces aventures ?

Anne-Michèle : Je me suis amusée à raconter des histoires.

Dans mes romans les personnages m'entraînent où ils veulent, je me laisse faire et ils me surprennent toujours, ce sont eux qui décident.

Comme toi j'ai également écrit des nouvelles, ce sont des romans en condensé. Des petits tableaux.

Évelyne : J'ai lu quelque part, à propos de ta thématique, «amour, solitude, enfermement». Comment réagis-tu ?

Anne-Michèle : Amour, solitude, enfermement, on peut y ajouter humour, beaucoup d'humour — l'autodérision, c'est indispensable — le fantastique et l'érotisme...

Évelyne : Il y a aussi le théâtre. Je songe notamment à *Bella disparue* qui fut adaptée et jouée au Marché du Théâtre à Iltre.

Anne-Michèle : *Bella Disparue* montée au théâtre reste ma plus belle expérience d'auteur, quand vos personnages se

mettent à vivre on se croit Dieu, c'est magique.

Évelyne : Tu adores la fantaisie, l'originalité dans de nombreux domaines. Héritage familial. Mais encore ?

Anne-Michèle : La fantaisie et l'originalité nous les partageons, chère Évelyne, nos parcours sont différents mais nos chemins se ressemblent.

Les coups de folie je les vis dans le quotidien, pas besoin d'en rajouter.

Évelyne : Peux-tu évoquer ton processus de création ? Les différentes étapes ?

Anne-Michèle : Au début de la création il y a un germe d'histoire, un flash que je développe, sans plan, je me laisse aller, l'écriture coule en moi comme à travers un sablier...

Au fil du temps, j'aspire au dépouillement, en arriver à la page blanche me semble un idéal, une étoile à atteindre, comme dans les portraits de Giacometti qu'il effaçait jusqu'aux dernières limites, quand les traits s'embrouillent jusqu'à devenir méconnaissables.

Évelyne : Fais-nous partager un de tes souvenirs les plus forts... ou les plus drôles dans ta carrière d'autrice.

Anne-Michèle : Souvenir le plus fort...

Épouser un de mes personnages, retrouvé après cinquante ans d'errances.

Évelyne : Pourrais-tu nous confier ton prochain défi... ou pas ?

Anne-Michèle : Le prochain défi...

Continuer à vivre.... à écrire, à peindre et à aimer.

Et pourquoi pas la sculpture, le cinéma, la musique, j'aurai manqué de temps pour tout faire.

Ce sera dans une prochaine vie.

Questions d'Anne-Michèle Hamesse à Évelyne Wilwerth

Chère Evelyne, nous partageons toutes les deux, depuis toujours, un amour fou. Le Théâtre. Quelle est la place qu'il occupe dans ta vie ?

Le théâtre : il occupe une place de plus en plus grande dans ma vie. Parce que son écriture est particulière. Puis, après l'écriture, il y a l'extraordinaire aventure de la création. J'en aime tous les stades : dialogues profonds avec le metteur en scène, puis le choix des comédiens, les lectures à la table, puis les répétitions sur le plateau. La progression du travail est fascinante. Ce qui me passionne aussi, c'est la collaboration avec régisseurs, décorateurs, etc. Ce travail d'équipe à souder peu à peu, à rendre très fort. Et après... le risque de mourir pour cause de trac !

Quelle différence entre ces deux types d'écriture, et si tu devais choisir ?

Roman, théâtre : si je devais choisir... je pense que je choisirais le théâtre !!! Mais j'ajoute que j'ai une passion dingue pour la nouvelle : c'est être funambule... Un mini faux geste (mot) et tout s'écroule.

Tes romans sont pour la plupart épicés et fantasques. Te définis-tu comme un personnage épicé et fantasque ?

Mes romans « épicés et fantasques », ils surgissent de mon ventre, de mes entrailles, de mon subconscient, bref de toutes mes fibres. Ils reflètent sûrement ma personnalité... J'adore la fantaisie, l'originalité, l'étrange, le décalé : car à travers tout

ENTRETIEN CROISÉ

cela, l'air de rien, on peut toucher le noyau, la profondeur.

Les personnages de tes romans te ressemblent-ils ?

Mes personnages me ressemblent-ils ? Ils sont fameusement diversifiés ! Je m'inspire de l'être humain (observation, écoute). Avec ses millions de facettes !

Quelle est la part de toi dans tes fictions ?

La part de moi dans mes fictions ? À part des morceaux de mon ventre et quelques facettes de ma sensibilité... pas grand-chose.

Qui voudrais-tu être ? Qui ne voudrais-tu pas être ?

Qui je voudrais-être ? Euh... moi. En plus profond encore. Parfois plus audacieux. Et généreux. Qui je ne voudrais pas être ? Une vaniteuse, une trop sûre d'elle, une hypocrite, une indécise, une tiède, une ramollie.

Où se cache la véritable Evelyne ? Écrire est-ce une manière de se dévoiler ? Lève le masque.

La véritable Evelyne ? Oh, oh. On peut l'entrevoir quand même un rien à travers ses fictions : fantaisiste, ouverte, parfois déconcertante, volontaire, aventureuse, exigeante. Amoureuse folle de danse.

L'écriture-thérapie, est-ce que ça te concerne ?

Écriture-thérapie ? Pas du tout. Mais la création est pour moi une sorte de balancier. Dont le centre est mon noyau fort.

ENTRETIEN CROISÉ

Quelle est, de tout ce que tu as écrit, ton œuvre préférée?

Mon œuvre préférée ? Oh, c'est comme si tu demandais à une mère lequel de ses enfants elle préfère... Cela dit, on peut avoir un amour aiguisé vis-à-vis du petit dernier. Pour moi, *Villa Fatale* chez Lamiroy ! (collection Apéropuscule). C'est hier qu'il m'a appris qu'il allait publier ce texte ! Et aujourd'hui ce livre existe déjà, en virtuel.

Entre un chat et un de tes romans lequel choisis tu de sauver ?

Sauver un chat ou un de mes romans ? Pas d'hésitation : le chat !

Quel écrivain t'inspire le plus ?

L'écrivain qui m'inspire le plus ? Quand j'écris, je ne pense pas une seconde aux autres écrivains ! N'empêche que dans mes tripes, il y a de la fascination pour Marguerite Duras. Et Colette (ah ah... les chats).

Au fond nous partageons ensemble deux amours, le théâtre et les chats.

Oui, toi et moi nous faisons un peu partie de la même race (théâtre, chats), mais aussi l'amour fou pour la peinture, la sculpture... et l'architecture, chère Anne-Michèle Hamesse.

LECTURES

Daniel Charneux, Claude Duray, Léon Fourmanoit, *Pierre Hubermont, écrivain prolétarien, de l'ascension à la chute.* Essai. Bruxelles: éd. M.E.O., 2021.

Dans cet ouvrage, les trois auteurs relatent la vie de Joseph Jumeau, plus connu sous le nom de Pierre Hubermont, né à Wihéries en 1903 et mort à Jette en 1989, sous l'angle de l'homme politique et de l'écrivain. Ils s'interrogent sur ce qui a conduit cet homme, écrivain précoce, issu d'un milieu populaire, d'abord situé à gauche du P.O.B., défenseur des ouvriers et de la culture wallonne, vers une forme de collaboration avec l'occupant en 1940.

Dans la première partie de l'ouvrage, on lit que Joseph Jumeau a été un précurseur à la fois du régionalisme wallon et de l'unification européenne et qu'il a pu naïvement croire, en 1940, que l'Allemagne pourrait favoriser l'ancrage wallon au sein d'une Europe unifiée. C'était faire peu de cas des agissements du régime hitlérien durant les années précédentes, ce que les auteurs ne manquent pas de rappeler scrupuleusement. Il faut aussi signaler que Hubermont était surtout rentré de France, après l'exode, pour des raisons sentimentales, par amour pour une jeune femme avec laquelle il devait se marier.

On comprend aussi que, pour des raisons objectives ou non, sa trajectoire politique voire littéraire a été contrecarrée par des personnes qu'il a jugées ensuite hypocrites ou manipulatrices et qui ont accru en lui un délire de persécution latent ainsi qu'alimenté son ressentiment.

Daniel Charneux a analysé l'œuvre littéraire initiée dès 1923 par Pierre Hubermont avec un recueil de poésie publié à

Paris et à laquelle la guerre – et les faits pour lesquels il sera jugé – mettront un coup d'arrêt. Sans cela, on peut penser que l'homme de lettres jouirait aujourd'hui d'une autre reconnaissance, d'autant plus qu'après son procès et sa détention pour collaborationnisme, plus personne, même récemment, n'a pris le risque de publier ses écrits dont une partie demeure inaccessible ou a été égarée.

Pourtant, les auteurs fournissent de larges extraits de deux œuvres écrites juste après la guerre, suite à ses interrogatoires et sa condamnation pour collaborationnisme, qui, outre le fait qu'elle paraissent d'un bon niveau littéraire, pourraient, dans le cadre d'une contextualisation, éclairer à la fois la période tourmentée de la guerre et pointer ce que l'écrivain en a tiré.

L'un des faits surprenants que nous apprend ce livre, c'est que Pierre Hubermont, une fois de plus sous un nom d'emprunt, après avoir possiblement abusé le directeur du journal, a rédigé plusieurs chroniques en 1961 dans *Combat*, l'organe du Mouvement Populaire Wallon fondé et dirigé par André Renard, en y rédigeant plusieurs articles durant trois mois de l'année 1961, après la grève générale.

En fin de volume, les auteurs prennent soin de signaler que leur étude ne s'inscrit pas dans le cadre d'une réhabilitation de l'homme et de ses actions sous l'occupation, en l'occurrence ses prises positions extrémistes en faveur du Grand Reich et plus d'un article publiés durant la guerre où il fustigeait entre autres les méfaits du « cosmopolitisme d'inspiration juive » et estimait que ce qu'il manquait à la culture wallonne, c'était la « source germanique ». Mais leur travail engage à porter un regard neuf, indépendamment du jugement porté sur l'action répréhensible de l'homme durant cette période, sur ses œuvres et la place qu'elles ont occupée dans le paysage littéraire francophone belge d'avant la seconde guerre mondiale.

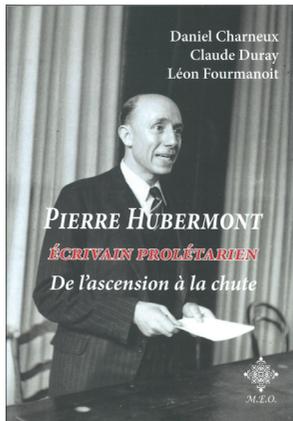
On ne peut que rejoindre le point de vue des auteurs quand

LECTURES

ils indiquent que son cas reste empreint d'une certaine injustice si on le compare, en France, au sort réservé à l'œuvre littéraire de Céline, ou, en Belgique, à celle de Constant Malva.

Ce livre apporte un nouvel éclairage, qui résonne toujours aujourd'hui, sur une époque en un lieu donné, celle du socialisme wallon d'avant-guerre et des écrivains prolétariens, de même que sur les mécanismes qui ont bouleversé le destin d'un homme, le faisant basculer d'un ancrage à gauche à une adhésion aux idées et mots d'ordre de l'occupant nazi.

Éric Allard



Philippe Colmant

***Cette vie insensée, chants et contre-chants.* Préface de Claude Donnay. Aquarelles de l'auteur. Poésies. Arlon: éd. Demdel, 2020.**

***Ciel et terre remués.* Aquarelles de l'auteur. Poésies. Arlon: éd. Demdel, 2020.**

***En notre nom.* Roman. Arlon: éd. Demdel, 2021.**

Ce beau livre de poésie vient d'obtenir le Prix Jean Kobs 2020. Il le mérite pour plusieurs raisons. La discrétion du travail de l'auteur lui vaut d'approfondir ses sentes poétiques : l'enfance, les parents, l'amour, l'amitié, le voyage entre les mots.

Rien ne pèse dans ces poèmes vrais, ressentis au plus juste de leur émotion, de leur sensibilité. Philippe Colmant procède ici à un retour dense à ses premières années et les retrace, nourrissant notre lecture de ses perceptions subtiles, légères, âpres, toujours vécues en chair, en sève, en sang, en tendresse. J'aime ces effusions nobles d'une âme qui se livre, cherche sens dans « l'insensé » des récits de nos vies.

Les images très belles dessinent un univers où « il faut porter son ciel » : « La lumière s'essouffle / En passant la buée » (p.37)

« J'aime quand tu me parles
Puisant au fond de toi
le cœur de la lumière »

Il faut beaucoup d'espérance pour secouer la torpeur, faire naître dans les mots, dans leur musique, tous ces jeux de lumière.

Philippe sait tutoyer le grave (« son sang d'encre » ou « son

corps d'ombre ») et rameuter l'enfant que chaque poème porte.

Le « tu » si présent dans les textes, le « nous » convoqué montrent combien le poème s'ouvre à l'autre pour y gagner de force, de conviction, de pureté.

Ces très beaux poèmes qui découvrent « la vérité » sous « la fleur » réfléchissent les temps : personnel, du monde qui court, des horloges cruelles.

Le poète peut connaître des « soirs de solitude », mais il « porte haut le cœur » : symbole s'il en est de toute la tendresse qu'il peut exprimer vers le monde, vers « le fleuve du jour ».

Il peut rêver d'une « île sur la mer », d'une « étoile pure ».

On pourrait multiplier ces ouvertures que les mots, les beaux mots de Philippe, inscrivent dans les brèches de ses textes, tous ces sens attendus quand la vie n'en a plus.

L'écriture varie la longueur des textes : parfois, le quatrain, le huitain résonnent d'urgences ; les poèmes plus longs maîtrisent le lyrisme et décrivent en belles variations les mouvements du cœur aimant, bouleversé, ajusté, reconnaissant (je pense à l'hommage au « père », par lui-même devenu père).

« L'enfance perdue », grâce à la rosée, peut sans cesse renaître et insuffler ici la grâce des images.

Et le temps d'un poème, parfois aussi, reviennent les beaux souvenirs caillouteux de jadis.

Un livre à lire, à relire : magnifiquement juste, admirablement écrit.



Philippe Colmant a tenu le journal poétique des jours de confinement, quand la vie est « précaire » et l'attente longue, entre ciel immobile et terre que seule l'espérance remue. Comme ce souvenir d'île, comme cette attente de caresses de l'amour.

Pour qui aime amoureuxment les paysages, il s'agit d'une période morte, « j'habite tout au fond/ De mon canapé gris », dit le poète au « cœur exproprié ».

Les cinquante-deux poèmes réussissent à nous emporter : « nous vivons de mémoire », « la lame de désir » ou « je me rêve vivant » connotent une volonté de survivre, de dépasser cette vie de « résident intranquille ».

Le poète saisit les moments forts d'un « ennui » qui « confine à la folie ». En images simples, avec une prosodie qui donne musique par ses hexamètres, Philippe « fait le tour du cœur », alors que « nos vies abstruses » défilent sans témoins ni acteurs.

Des scènes simples donnent vie à des silhouettes, vues d'une fenêtre, en plongée vers un cimetière, en alerte de ciel.

Les poèmes assez brefs, le plus souvent entre six et douze vers, respirent le talent de quelqu'un qui aime vivre, fêter la vie, la repérer même au travers des espaces clos.

C'est l'occasion de brandir sa crainte de la mort, de se confier en ami, de se laisser aller dans les bras de l'amour.

Retenue, discrétion, profondeur, densité sont les marques du poète. Le sang qu'il innerve à ses mots est d'un beau rythme de feu.

J'aime surtout sa grâce d'écrire sans lourdeur aucune, avec une science des mots justes et de belles images discrètes mais prenantes :

« J'attends la nuit sans haine,

L'espace évaporé » (p.16)

« J'entrerai dans la nuit

LECTURES

Le visage gracié » (p.32)

« Je tente de comprendre

La tristesse du ciel » (p.41)

Le futur n'est pas clos et le poète se plaît à entrevoir derrière les miasmes, les murs, une nouvelle « lumière », « tourné vers mon retour », le poète sait, mieux que quiconque, hélior l'espoir, le pain de la mémoire ».

Un très beau livre où chaque lecteur puisera des ressources.



LECTURES

Voilà le quatrième roman policier de Philippe Colmant, connu surtout pour ses beaux livres de poésie. Voici donc la quatrième enquête du Commissaire Van Calster, accompagné de ses trois adjoints, Brumière, Hichoumi et Genot.

L'intrigue se déroule en 2019 et se clôture – ironie du sort – par le coronavirus en avril 2020.

Un journaliste fouille-merde très doué est assassiné : Patrick Rosimont enquêtait sur le destin de familles de milliardaires belges. L'une de celles-ci, visée par l'enquête, se nomme Pradenne et a une réputation (« en notre nom ») de longue date, remontant au règne de Léopold Ier.

À grand train, le romancier nous mène par le bout du nez, mêle les sous-intrigues, les fausses pistes et en profite pour nous concocter une part non négligeable de l'histoire de Belgique et de ses grands entrepreneurs. Les « grandes familles » existent bel et bien, elles cachent souvent des secrets bien gardés.

D'une plume vive, beaucoup de dialogues qui suscitent le suspense, l'écrivain réussit à nous convaincre que l'affaire piétine, se terminera en « pipi de chat » pour reprendre l'expression de l'inspecteur de police, joué par Juvet, dans le film Quai des orfèvres de Clouzot. Oui, durant plus de deux cents pages, l'affaire se présente avec les pires difficultés d'enquête. La trahison de deux inspecteurs, les pressions d'un juge d'instruction peu clean, et le tour est joué pour nous engluer dans une triste affaire belge, dont il est grandement probable comme pour toutes les autres qu'elle ne sera pas résolue.

Le Commissaire, qui laisse sa petite famille à l'abri, mêle doutes et certitudes, agit comme un limier zélé qui ne veut pas laisser filer l'anguille, qu'il tient déjà.

Colmant écrit d'une manière limpide, évite les poncifs du genre, maintient le suspense jusqu'au bout. Son style, vivace et

LECTURES

clair, donne à la lecture un brin d'élégance et de rapidité. Les chapitres sont rondement menés.

À conseiller aux amateurs de polars bien ficelés, bien écrits, attisant la curiosité du lecteur qui ne s'en laisse pas conter.

Un beau roman.

Philippe Leuckx



Patrick Devaux, *Le temps appris*. Préface et aquarelles de Catherine Berael. Poésies. Mont-Saint-Guibert: éd. Le Coudrier, 2021.

À la fine verticalité des mots, l'on reconnaît d'emblée la légèreté de plume de la poésie de Patrick Devaux, ici illustrée par les belles aquarelles transparentes de Catherine Berael.

Une cascade de mots ou plutôt, comme une buée qui se fait de plus en plus aérienne.

À le lire l'on ressent combien le temps s'évapore, que nous n'y pouvons rien et qu'il faut le laisser s'écouler goutte à goutte, prenant soin de goûter chacune d'elles.

Il restera toujours les souvenirs, ceux laissés par les absents, des souvenirs consolés par le temps qui tel un ange apprend à adoucir les souffrances...

« je soupçonne
ce goût
de
cendres
en bouche
d'avoir
mis
le feu
à
mon vocabulaire
tu passes
entre les flammes
sans te brûler »

Mais la vie prend aussi le temps de nous traverser et nous transforme.

Ce qu'elle a appris à Patrick... Un peu de sagesse ? C'est

court une existence, c'est vrai, mais que ferait-on de « cette encombrante éternité » que seul Dieu et « certaines rimes », « en pure dérision », se disputent ? Oui, comme les fleurs, nous ne savons pas où nous allons...

Une sorte d'allègement plus intense vient au poète, malgré le passé et la vie comme elle va. Ses complices d'aujourd'hui, qui le font non seulement tenir, mais aller plus haut, toujours bienveillant, ce sont les anges absents/présents, ceux d'hier et d'aujourd'hui, et aussi les « battements de plumes », les ailes (« l'aile d'oiseau que chaque matin elle emprunte pour parapher le ciel »), les abeilles (qui « portent sous leurs ailes l'habit jaune et noir de la prison dont elles n'ont pas voulu »), les étoiles (qui « s'appivoisent entre elles »), et même les dieux (qui « se disputent la faveur d'un main dans le brouillard »)...

L'écriture (« ce long cri », la « stupeur de défier l'infini dans l'acte d'écrire »), participe de cet allègement. Durant son enfance, c'est elle qui a sauvé le poète, et c'est elle qui continue de le porter. De le guérir. L'écriture, à la fois refuge et porte grande ouverte sur la vie.

Le recueil, à la fois grave, plein de belle humilité – on sent si bien le souci de l'autre, la sensibilité aux petits et grands problèmes du monde –, et ailé, gracieux, est de bout en bout empreint d'une immense tendresse.

« quand
dans
mon jardin
de mots
je laisse
tomber
une rose
je sais

LECTURES

que
quelqu'un
la ramassera
jamais
je ne me retourne
je sais
que
c'est
toi »

Livre optimiste, en dépit de tout, à lire en rêvant et se laissant un peu flotter, tout à fait ce dont nous avons besoin dans nos vies.

Martine Rouhart



Isabelle Fable, *Les couleurs de la peur*. Nouvelles. Bruxelles: éd. M.E.O., 2021.

Dans ce nouvel ouvrage, Isabelle Fable nous embarque dans des nouvelles contrastées qui tirent vers le conte, cruel ou bien drôle, en tout cas jamais mièvre, toujours piquant.

Au fil des dix histoires, on trouve des *Barbe bleue*, des belles captives, une sorcière ou l'autre, un papillon sans ailes, un chien empaillé et des chats. Mais aussi des traquenards et des malentendus sur des noms, des variations sur le thème du double, une structure de conte classique souvent dévoyée, ce qui donne tout son sel au recueil.

Plus d'un personnage féminin se joue du rôle qu'on lui attribue pour prendre sa revanche, d'une manière vive ou plaisante.

Ainsi, dans *Figlia della luna*, Paola, une plasticienne en vacances, est emprisonnée, accusée de sorcellerie, ce dont elle se défend. Elle réussira à s'évader et rendre à son ravisseur la monnaie de sa pièce en le prenant au mot.

Dans une des plus savoureuses nouvelles, *Drame au château des Dames*, un comte organise un jeu galant où des dames affublées d'un bandeau sur les yeux doivent trouver la sortie. La première doit devenir son épouse. Mais le vicomte chargé d'organiser le concours y introduit une souillon affectée d'un handicap...

Dans *Plume*, un jeune homme du nom de Plume est, dans le cadre de la foire du midi, confronté à une multiplication de doubles de sa fiancée...

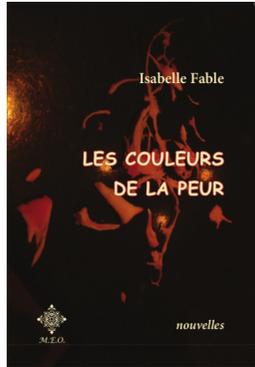
Enfin dans, *Rouge amour*, la terrible nouvelle qui clôt le recueil, on ne rit plus, on sort de la pure fiction ; Isabelle Fable raconte une excision doublée d'une infibulation...

Comme le titre de l'ouvrage l'indique, le thème de la peur est décliné différemment dans chaque nouvelle ; cela va de la

LECTURES

peur bleue ou verte à la peur blanche en passant par tout le spectre des frayeurs ou appréhensions. Peurs se fondant sur un leurre, peurs paniques ou peurs primitives, on sait que ce sentiment est partie prenante du monde du conte et Isabelle Fable en fait dans ses récits le meilleur usage possible.

Éric Allard



Françoise Houdart, *Au revoir Lisa*. Roman. Bruxelles: éd. M.E.O., 2021.

Tout l'univers au creux d'un tilleul

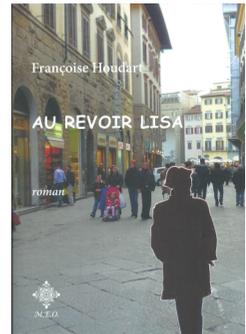
The Universe in a Nutshell... « Tout l'univers dans une coquille de noix »... ou dans un vieux tilleul soudain foudroyé. Tout l'univers de Françoise Houdart dans ce tilleul séculaire qui, dès la première page du dernier roman de l'auteure, se fissure, frappé par un *coup de foudre*.

Il ne s'agit pas ici d'un *coup de foudre* amoureux, un *love at first sight* mais bien d'une vraie *déflagration d'une violence inouïe*, comme un message qu'enverrait le ciel déchaîné, un éclair, un flash qui réveillerait, révélerait enfin une histoire familiale jusque-là occultée, marquée au sceau du secret, du non-dit ou – pire – du mensonge.

Le vieux tilleul n'est pas la seule victime de ce choc salutaire : Eugénie, qui vit dans une maison voisine du champ où survit l'arbre, *au parvis du bois du Coron*, s'est effondrée à même la table de sa cuisine, la tête sur son bras replié. Hôpital, examens... sa fille Lisa est appelée à son chevet. Ni AVC, ni infarctus. C'est comme si quelque chose en *Eugénie* (la « *bien née* », vraiment ?) s'était, comme l'arbre, fissuré, fracturé, fragmenté. Telle une vieille blessure soudain réveillée. Comme l'héroïne d'*Éclipse*, le premier personnage à entrer en scène dans ce nouveau roman semble « s'éclipser », se mettre entre parenthèses, en latence. Elle *part*, comme est parti autrefois son mari *Auguste* (« *auguste* », vraiment ?), le peut-être père – le papa ? – de Lisa qui, grâce à cette absence de sa mère, mène au cours du roman une enquête quasi œdipienne à la recherche du passé familial, cherchant à démêler les écheveaux subtils que tissent les relations entre ces trois-là : papa, maman, enfant. La cellule humaine ancestrale, si simple

et si compliquée. Pourquoi Auguste est-il parti ? Était-il vraiment coupable de ce dont *on* l'accusait ? Pourquoi n'est-il jamais revenu ? Pourquoi n'a-t-il envoyé que des cartes postales ? N'aurait-il pas écrit de vraies lettres, et si oui, cachées où ?

Vieilles photos de famille, enveloppes dissimulées, voisine qui en sait plus qu'elle n'en a l'air... Lisa enquête, et la narratrice avec elle, ou plutôt les narrateurs, car plusieurs points de vue sont tour à tour explorés (comme dans *Quatre variations sur une fugue* ou *Lettres pour la gisante*), comme sont explorés différents lieux : du Coron initial, la construction fuguée nous emmène à Florence (comme dans *La Danse de l'abeille*), Arras, Bruxelles ou le si symbolique Berlin : « *Coupée en deux, comme jadis Berlin. Ainsi toute ma vie écartelée entre Est et Ouest ; entre ma mère et toi, mon père. Toi, forcément à l'Ouest dans ta liberté secouée d'amertume, ta liberté grevée d'un manque, un membre amputé dont tu perçois le poids, le volume qu'il occupe dans le vide. Elle, restée à l'Est, incapable de franchir le mur qui traverse notre maison de part en part ; à l'Est où elle n'en finit pas de guetter par les fissures de la muraille de son mensonge.* »



Le *dernier* roman de Françoise Houdart, vraiment ? Certainement pas ! Il reste de la vie à explorer, des secrets à dévoiler, des comptes à régler avec le *non-dit*. Mais il n'est pas temps d'attendre le suivant. Savourons celui-ci, à lire et à relire pour en démêler tous les fils.

Daniel Charneux

Philippe Leuckx, *Prendre mot. Poésies.* Amay: éd. Dancot-Pinchart, 2021.

Prendre mot serait un premier pas, même si « *un peu de vent tourne comme égaré par la saison* »... même si « *le temps inabouti* » laisse un goût de cendre.

Démonté par la brutalité sèche du destin, Philippe Leuckx traverse les vents contraires, se risque à la *mélancolie* et repasse comme un avatar de lui-même au point topique de l'écriture...

Pour quitter son manteau d'immobilité et d'invisibilité, il doit énoncer, retrouver le goût des mots, des choses et des gens. Une démarche redoutable : « *La conscience et ses petites branches / pour happer ce je ne sais quoi / de frêle d'inhabitable...* »

Prudemment identifié et recomposé, le tracé lexical reprend peu à peu son commerce hasardeux, presque au détour des sens : « *parfois ce bruit de mots / qui s'étale en poème.* » Juché sur ses propres éboulements, mais déjà requis par le jour qui vient, le poète écoute, tente une mise en couleurs de l'uniforme : « *Déclive l'âme s'exaspère et scrute / la moindre raison d'être / jusqu'à border sa solitude.* »

Offert à ce mouvement de marée, nourri d'avancées et de retraits, l'homme risque l'équilibre précaire, le pas de clerc et la posture du veilleur. Les mots lui (re)viennent alors comme des consignes de vie possible. On relève au passage, et combien exacerbée, « la Difficulté d'être » dont parlait Jean Cocteau : « *La solitude incise le cœur / comme gel* » ; ou encore : « *il reste qu'il fait froid / dans la lumière des chambres.* »

De très beaux textes assurément, mus par une amplitude saisonnière de tous les instants : « *Le poème s'invite avec le vent* » ; « *...la pluie n'est qu'une passante / distraite* ».

Mais par-dessus-tout, reste en nous le profil de « *...cet*

homme perdu qui marche à peine sur ses traces », visage d'obsidienne qui cherche désespérément une identité de substitution mais n'en reçoit que les fragments ; et, en mémoire, le chancre de *doute* qui est ici décliné à tous les temps ; le veilleur qui ouvre les yeux sur « *la moindre raison d'être* », sans oublier le phrasé sensible d'un choix de poèmes dépouillés de tout l'accessoire : « *Nulle phrase de recours sous le ciel.* »

Sous le couvert d'une procédure poétique accomplie, on retiendra l'allitération : « *Faiblesse fable d'un enfant* », comme une avancée vers autre chose, un souffle dans le silence muré par la douleur. D'autres incidences confortent la figure : « *main douce accourue* » ; « *qu'un enfant vienne / avec ses beaux yeux du destin* » ; « *parfois de la cendre éblouie / émerge l'âme d'un enfant* » ; « *Sans doute chercheras-tu l'enfant / dans les déroutes de l'histoire / dans ses embarras...* »

Peut-être insuffisant pour aligner son pas sur les traces du présent, mais suffisamment explicite pour engager le poète à Prendre mot en des saisons moins sévères.

Michel Joiret



Françoise Lison-Leroy, *Sauvageon*. Poésie. Dinant: éd. Bleu d'Encre, 2021.

Quarante-huit poèmes en quatre sections pour dire le parcours si âpre d'un « sauvageon », d'un migrant, sans cesse en quête d'un ailleurs pour vivre.

Il fait l'expérience de notre pauvre monde, si clos, si hermétique aux expériences singulières. Alors, il doit coûte que coûte tenter sa chance, vaincre les frontières, adoucir les contraintes, les obstacles.

Comme dans *Le temps tarmac* (prix Emma-Martin de l'A.E.B.), la poète s'est mise corps et âme dans la posture elle aussi marginale d'un migrant, « suivant un itinéraire, traquant les méridiens ».

« Peut-on vivre de rien, partout plongé dans la touffeur des mots, des bruits, des embruns guerriers ? »

Ainsi la poète nomme cette condition particulière, dérisoire de celui qui ne connaît jamais la halte mais doit toujours œuvrer à dessiner son périple.

Nous vivons ainsi une bien étrange époque de frontières étanches, de communications dérisoires ; certain(e)s en souffrent :

*La nuit apaise toute faim,
corps et âme en symbiose.*

...

Sauvageon. Te voilà installé sur la rondeur du monde, sans savoir où t'emmènera le dernier grain.

En ces poèmes de petites proses, le lecteur est d'amble avec la cause décrite. Il suit pas à pas, deux proses par page, il est « sur ses gardes », « ouvre un œil », « il se crée une cabane à l'insu de tous », « il guette les abords de la vasque »,

LECTURES

« il gardera son gîte secret ».

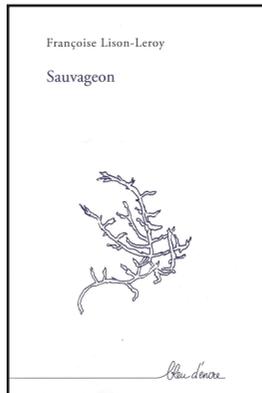
Le poème parfois s'adresse directement à celui qui court tous les précipices de sa condition.

On est là au cœur d'un poème de pur humanisme, qui défend l'être contre les mégastructures, contre l'indifférence.

Chacun, dans sa différence, dans son humilité, est bien le «sauvageon» d'une espèce en péril sur une terre sans demeure pour certains.

Un livre sans apprêts, sans fioritures, âpre et indispensable comme un baume, un onguent pour répondre à l'urgence.

Philippe Leuckx



Kate Millie, *Le mystère Spilliaert*. Roman. Bruxelles: 180° Éditions, 2020.

S'il y a bien un peintre qui a recherché le mystère, c'est Léon Spilliaert, non pas à la manière distante de Fernand Knopff qui s'isolait dans sa bulle mallarméenne, son « temple du moi », mais plutôt d'une façon fuyante et cocasse, à l'image de ses silhouettes filiformes dispersées sur un estran désert. Étonnant personnage que ce petit Flamand d'Ostende, couvé à ses timides débuts par le mécène Edmond Deman et Émile Verhaeren et devenu par la suite un des maîtres du symbolisme belge. Tout est étrange et contradictoire chez lui : élevé, durant sa jeunesse, au milieu des parfums de boutique, promeneur maladif et solitaire, cultivant un humour grinçant et tourmenté, dévalorisant même, alors qu'il côtoiera, quelques années plus tard, les artistes parisiens de renom, se nourrira fréquemment de lectures fortes ou enivrantes (Nietzsche, Lautréamont, Baudelaire) et de références de premier plan sur le plan artistique (Klimt, Redon, George Minne) pour finir par susciter l'engouement des collectionneurs les plus exigeants et l'intérêt, souvent passionné, des amateurs de peinture moderne.

Comment l'aborder d'une manière originale car on a beaucoup écrit sur le phénomène Spilliaert ? Romancière et guide de balades urbaines (*Bruxelles Love*, 2020), il a suffi, au départ, à Kate Millie de s'adjoindre le concours de deux candidats à l'atelier d'écriture qu'elle va lancer sur le thème du « mystère Spilliaert » pour exploiter une méthode simple et créative. Adrienne et William ont des souvenirs ou une histoire personnelle qui les rapprochent de la vie ou de l'époque du peintre, tandis que l'auteure elle-même va suivre les tours et détours qu'il a empruntés durant son existence (1881-1946). Et ils sont variés, malgré le côté casanier qu'il affectionnait

parfois. Nous voilà donc entraînés à la Côte, le long des Galeries Royales, tout aussi impressionnantes que fantomatiques ; au coin du Visserkaai à la recherche de l'atelier disparu ; dans les salles du Mu.ZEE, devant ses plus belles œuvres ainsi que celles de Permeke, d'Ensor et des maîtres expressionnistes du plat pays ; au Parc Marie-Henriette ou dans les antiques rues bourgeoises du Petit-Paris autour de la rue Peter Benoit... Avant de nous retrouver sur les joyeux boulevards du grand et rayonnant Paris de l'Exposition Universelle, au pied de la butte de Montmartre, au cœur du quartier pittoresque de Notre-Dame-de-Lorette, où le jeune homme découvre quelques modèles de filles faciles à peindre dans des tons bien moins riants toutefois que ceux de Toulouse-Lautrec... On retrouvera ensuite notre guide à Bruxelles, dans le quartier du Karreveld et puis à Ixelles, non loin des parcs de la capitale et de la majestueuse Forêt de Soignes pour y admirer les grands hêtres méditatifs que peignit Spilliaert dans ses dernières années.

Les destins vont se croiser, les drames et les souvenirs se mêler au vent du large ; les pas, le soir, vont épouser les orgues de pierre et les ombres secrètes des colonnades, dont celle de l'*Umbra*, ce bel hommage en bronze dédié à l'étrange arpenteur des heures du soir et des silences, signé Herlinde Seynaeve.

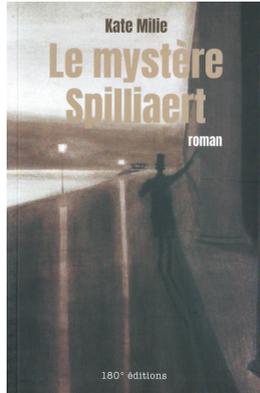
Un parcours tout en nostalgie et surprises, tant l'univers spilliaertien est riche et envoûtant, empreint d'une sensibilité d'une rare profondeur.

Au bout de la plage, non loin du cimetière de Mariakerke où repose cet éternel rêveur, ce sera la fin de la page pour les trois auteurs réunis depuis ce jour mémorable où ils entreprirent ensemble, autour d'une table de l'hôtel Métropole, place de Brouckère, le récit, en forme de journal de pèlerinage, d'une aventure intérieure qui nous émeut encore aujourd'hui.

LECTURES

Celle de *L'Homme chancelant*, au chapeau haut de forme tel un funèbre réverbère éteint, se fondant dans un décor infiniment mystérieux...

Michel Ducobu



Florence Noël, *Assise dans la chute immobile des heures.* Dinant: éd. Bleu d'Encre, 2021.

Le lyrisme coule dans des textes très imagés le flux du journal poétique qu'une femme, au jardin, en pensée, en femme attentive et résistante, peut offrir grâce à son verbe.

Les textes, nés de cette posture, sonnent haut « l'hallali/ des hommes / aux abois » ou « le mouvement / d'une joie intégrale ».

Il y est question d'espérance (« rincée aux eaux/ souillées de slogans »), de silence, d'« amour », de Sisyphe (« rouler la pierre/ au sommet de chaque jour »).

Les images minérales de cailloux, de « squelette/ nacré de l'os », de « tombes » forment un terreau d'hiver, malaisé, plein d'ombres ; les questions sur la mort nourrissent nombre de fragments.

Il faut pourtant « se donner à vivre ».

Il faut pourtant « rendre leur dû » « de ferments de paupières ».

La langue est riche, qui donne à lire, dans des rapprochements audacieux, de « dents éclatantes/ pour le cantique/ des épargnés ».

Mais quelques images apaisantes peuvent livrer miel :

« une île/ de petite douleur/ où mon âme rejoint/ les fleuves immobiles ».

Immobilité des choses, des heures, des fleuves : le temps et le jour qui « roule(nt) des rides/ sous ma main »; « rien ne prédit la paix » sonne comme une prophétie, une alerte vive du sens.



Philippe Leuckx

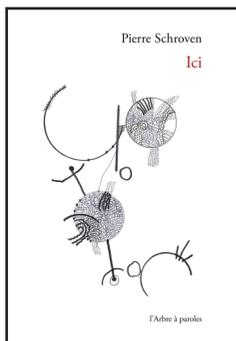
Pierre Schroven, *Ici. Poésies. Amay: éd. L'Arbre à Paroles, 2021.*

Le titre indubitablement approprié du nouvel opus de Pierre Schroven nous fait ressentir dans sa brièveté le trajet court mais primordial que l'auteur va entreprendre autour d'un espace restreint. Si dans son précédent livre *Haute voltige d'une présence sans nom*, le lien tissé entre ses poèmes et les peintures de Guillaume Cornelius van Beverloo permettait à l'auteur de construire un imaginaire en phase avec un graphisme extérieur, nous assistons ici à une incursion dans un

soi-même à la fois dubitatif et apaisé. Le dessin de Cécile Miguel en couverture est déjà une parfaite porte d'entrée à cet univers microscopique où chaque poème nous rappellera que nous ressentons, vivons, traversons les mêmes aventures intérieures. « Je porte en moi tous les rêves du monde » écrivait Pessoa, et nous lisons ici : *Qui suis-je / Jour après jour je me le demande / À dire vrai / Je ne suis rien / Ne représente rien*, comme pour donner suite et appuyer la conscience du poète portugais face à nos minuscules existences.

Ne nous y trompons pas, Schroven ne sombre aucunement dans le dolorisme poétique, bien au contraire, tout le long de la lecture, nous serons hantés par des images limpides et non dépourvues d'émerveillement.

Carino Bucciarelli



Anne-Marielle Wilwerth, *Les Miroirs du désordre. Poésies.* Châtelineau: éd. Le Taillis Pré, 2021.

Anne-Marielle Wilwerth poursuit à vers mesurés son chemin du court. Quatre vers par page pour atteindre un accord subtil, insolite ou inexploré, à la lisière de l'harmonie perdue, de ce qui la hante et l'incite à la recherche constante d'une forme de réponse à l'énigme, au désordre de nos sens ou de notre usage superficiel des signes. Nous sommes entraînés, au fil de ces pages brèves et saisissantes, dans le sillage du haïku, d'où elles procèdent à l'évidence mais tout imprégnées ici de questions profondes et de réflexions incisives. *Comment emmener nos mémoires vers le silence absolu ?* Si l'on atteint quelquefois *le sommet de soi-même* à la faveur d'un instant de beauté, comment y demeurer, le temps d'un mince quatrain ? Comment apaiser les cris intérieurs et laisser le silence les *chiffonner* ? Pouvons-nous écouter la voix limpide du lac sublimer les tremblements et les *poèmes tatoués sur nos lèvres* ? Arriverons-nous, ne fût-ce qu'une fois, à découvrir la parfaite lumière en choisissant *le versant blanc du très simple* ?

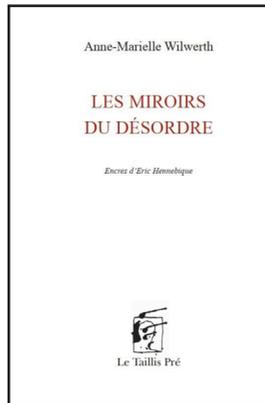
Paradoxe de cette poésie très travaillée et exigeante : la quête obstinée du lapidaire et de la clarté. La révélation de la nature profonde et complexe des choses qui s'imposerait d'un seul tenant au juste regard. Le va-et-vient permanent de la pensée, le démon du doute, l'inconstance des sentiments, les tourments de l'âme humaine ne facilitent guère la méditation, l'arrêt sur une image paisible, la douce certitude offerte par le don entier du monde. Le dépouillement est un exercice essentiel mais difficile, souvent hors de notre portée. La poésie nous aiderait-elle à l'atteindre en suggérant en quelques traits la grâce lumineuse et infinie du vivant ? Ou est-ce le pouvoir illusoire et déformant des mots qui se substitue à la connaissance ? La magie de l'inspiration et de la création qui

nous apporte une apparente réconciliation avec la réalité ?

*Graver sur les pierres
notre patience profonde
pour mieux supporter
le grand bruit des êtres*

Que ce soit une encre éphémère d'Éric Hennebique, l'illustrateur du recueil, ou une écriture épurée de la main, chaque geste, chaque mot gravé dans ces pages s'appréhende essentiellement comme un appel à l'attention vive, à l'emploi éclairant du miroir qui nous ramènera toujours à l'incertain de notre sort et de notre aptitude à saisir à sa source le mystère de l'univers.

Michel Ducobu



Activités de nos membres

Le premier juin, **Daniel Charneux** a été l'invité de Laurent Dehossay dans l'émission radio « Un jour dans l'histoire » (RTBF La Première) pour son ouvrage *Pierre Hubermont, écrivain prolétarien, de l'ascension à la chute* (co-signé avec Claude Duray et Léon Fourmanoit). Le 22 juin, il a présenté le même ouvrage, en compagnie de Claude Duray, à la Maison culturelle de Quaregnon ; l'animateur était Renild Thiébaud.

Le mardi 11 mai 2021, **Évelyne Guzy** et **Jean Jauniaux** ont dédié leurs ouvrages à la librairie Filigranes (Bruxelles).

Le 23 avril 2021, **Anne-Michèle Hamesse** a été interviewée à la radio bruxelloise Arabel FM.

Iocasta Huppen a obtenu une Mention au Concours organisé par la Revue Haïku (Roumanie).

Le 29 mai 2021, **Armel Job** a rencontré ses lecteurs à la librairie des Saules (Ohain).

Quatre finalistes avaient été désignés pour l'édition 2021 du prix Sabam for culture: Nadine Monfils (pour *Le souffleur de nuages*), Carl Norac (pour *Lucky Joey* co-signé avec Stéphane Poulin / *Journal de gestes / La poésie pour adultes et pour enfants : le grand écart ?*), Martine Rouhart (pour le roman *Les fantômes de Théodore* et les recueils poétiques *Loin des routes agitées / Dans le refuge de la lumière*), et Marc Van Staen (pour *Le bourgmestre de Bruxelles*). Le prix récompense **Carl Norac** pour une année 2020 au cours de laquelle il a officié comme Poète national.

Luc Norin a calligraphié le livre complet *Stupeur et Tremblements* d'Amélie Nothomb sur une seule feuille Winsor & Newton 75 x 51 cms. 250 heures d'un travail méditatif et appliqué!

Le 12 juin 2021, à la Maison CFC (Bruxelles), **Adolphe**

ACTIVITÉS DE NOS MEMBRES

Nysenholc a été interviewé par Jack Mener, autour de son essai *Charlie Chaplin : le rêve*.

Le dimanche 27 juin 2021, **Olivier Papeux** a dédié ses ouvrages au salon du livre Les mots en bout de plume (Jodoigne).

Le 29 avril 2021, à l'occasion du colloque en ligne co-organisé par les Universités d'Extramadura (Espagne) et de Lublin (Pologne), **Florence Richter** et Isabelle Moreels se sont entretenues à propos de *Marie-Thérèse Bodart, Anne Richter, Florence Richter: une filiation aux marges de l'Étrange*.

Giuseppe Santoliquido a présenté son dernier roman *L'été sans retour* (éd. Gallimard) le 17 juin 2021 à la librairie Filigranes (Bruxelles).

La lettre adressée par **Daniel Salvatore Schiffer**, cosignée par une vingtaine d'intellectuels de premier plan, au Président de la Biélorussie, Alexandre Loukachenko, en faveur de la libération du journaliste et opposant Roman Protassevitch, a été publiée le vendredi 28 mai 2021, à la une du site du journal "Le Soir", premier quotidien de Belgique (Bruxelles). Elle a ensuite été relayée par le journal en ligne « L-Post », et publiée à la une du site du journal français « Le Figaro ».

Prix de l'AEB 2021

Cette année, l'AEB décernera 4 prix littéraires:

PRIX EMMA MARTIN

D'un montant de 1 000 euros, ce prix annuel, dû à une libéralité de Madame Emma Martin, est réservé successivement à un recueil de poèmes, un roman, un recueil de contes ou de nouvelles. Cette année 2021 couronnera un roman.

L'œuvre doit avoir été écrite en français, à l'exclusion de toute traduction au départ d'une autre langue.

Elle ne peut avoir été rédigée en collaboration ni avoir obtenu

PRIX DE L'AEB 2021

un prix auparavant. Son auteur doit être de nationalité belge.

Le prix ne sera pas partagé.

Le jury est constitué de cinq membres désignés par l'A.E.B.

Les recueils soumis au jury doivent parvenir en cinq exemplaires, accompagnés d'un curriculum vitae, au siège de l'Association des Ecrivains belges, chaussée de Wavre, 150, 1050 Bruxelles.

Ils ne seront pas renvoyés aux auteurs.

PRIX DELABY-MOURMAUX

Attribué tous les deux ans à un recueil de poésie inédit ou publié au cours des deux dernières années précédant celle de la remise du prix.

Les recueils doivent parvenir en cinq exemplaires au siège de l'Association des écrivains belges, chaussée de Wavre, 150, 1050 Bruxelles, avec la mention « Prix Delaby-Mourmaux ».

Ils ne seront pas renvoyés aux auteurs.

Le jury est constitué de cinq membres désignés par l'A.E.B.

L'œuvre couronnée doit avoir été écrite en français, à l'exclusion de toute traduction au départ d'une autre langue et comporter au moins trente pages dactylographiées ou imprimées.

Elle ne pourra avoir été rédigée en collaboration ni avoir obtenu un prix auparavant. Son auteur devra être de nationalité belge.

Le prix ne sera pas partagé.

Créé grâce à une libéralité du poète défunt, le prix Delaby-Mourmaux, d'un montant de 500 €, permet à l'Association des Ecrivains belges de langue française de commémorer le souvenir de Philippe Delaby, trésorier, puis secrétaire général de l'A.E.B. et de son épouse Jeanne Mourmaux.

PRIX GILLES NELOD

Géré par l'Association des écrivains belges de langue française et créé grâce à une libéralité de Gilles Nelod, un prix de 250 € est décerné tous les deux ans.

PRIX DE L'AEB 2021

Il récompense l'auteur d'un récit ou d'un conte.

Le texte proposé (environ 900 lignes dactylographiées) ne sera pas destiné spécialement aux enfants. Il sera signé.

Il ne peut être écrit en collaboration, ni avoir été édité en volume, revue ou journal avant la date extrême de rentrée des manuscrits.

Ne concourent que des écrivains belges d'expression française vivant en Belgique.

Il n'est admis qu'un seul texte par auteur. Le prix ne peut être attribué plus d'une fois à une même personne, ni partagé entre plusieurs candidats.

La mise en compétition du prix, accompagnée de la publication du règlement, est chaque fois annoncée dans la presse et dans le bulletin de l'Association.

Accompagnées d'une bio-bibliographie succincte, les œuvres seront adressées en trois exemplaires au secrétariat de l'Association des écrivains belges, chaussée de Wavre 150 à 1050 Bruxelles avec l'indication : « Prix Gilles Nélod ». Elles ne seront pas renvoyées à leurs auteurs.

À défaut de présentation d'un texte de valeur suffisante, le jury peut décider de ne pas décerner le prix.

PRIX HUBERT KRAINS

Créé par l'Association des Écrivains belges, le règlement de ce prix fut adopté par son Conseil d'Administration le 6 avril 1950.

Actuellement, le prix Hubert Krains, d'un montant de 500 euros, est décerné tous les deux ans.

Le prix récompense alternativement une œuvre en prose et une œuvre en vers. Cette année 2021 couronnera une œuvre en vers.

Le jury est formé de cinq membres désignés par le Conseil d'Administration et pris en dehors de celui-ci.

La mise en compétition du prix, accompagnée de la publication du règlement, est chaque fois annoncée dans la presse et dans

le bulletin de l'Association.

Les résultats sont proclamés au cours d'une cérémonie organisée par le Conseil d'Administration à la Maison des Écrivains ou lors de la séance de Rentrée littéraire, le premier vendredi d'octobre.

Sont seules admises des œuvres inédites dont les auteurs n'ont pas atteint l'âge de 40 ans à l'expiration du délai de dépôt des manuscrits.

Les manuscrits dactylographiés ou très lisiblement écrits sont anonymes et portent une devise suivie d'un nombre.

Devise et nombre sont reproduits sur une enveloppe qui est remise en même temps que le manuscrit et qui contient l'identité de l'auteur et sa date de naissance.

Le prix ne peut être partagé. Le jury peut décider qu'il n'y a pas lieu de l'attribuer ; dans ce cas, le montant du prix n'est pas augmenté la fois suivante.

Toutes les candidatures doivent parvenir au secrétariat de l'AEB avant le 15 août 2021.

Échos et informations de nos partenaires de la Fédération Wallonie-Bruxelles:



Académie royale de
Langue et Littérature
française:
www.arlfb.be

Société belge
des auteurs:
www.sabam.be



Centre Wallonie-
Bruxelles Paris:
www.cwb.fr

Archives et
Musée de la
Littérature:
www.aml.cfwb.be



Association royale des
écrivains et artistes de
wallonie:
www.areaw.be

Les midis de la poésie:
www.midisdelapoesie.be



Nos Lettres

ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES DE LANGUE FRANÇAISE

N° 38 | JUIN 2021



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES



AEB

CHAUSSÉE DE WAVRE, 150 - 1050 BRUXELLES

TÉL. : 02 512 36 57

COURRIEL : A.E.B@SKYNET.BE - IBAN BE64 0000 0922 0252

SITE INTERNET : WWW.ECRIVAINSBELGES.BE

SUIVEZ-NOUS SUR FACEBOOK

ÉDITEUR RESPONSABLE : ANNE-MICHÈLE HAMESSE

**REVUE PUBLIÉE AVEC LE SOUTIEN DE LA FÉDÉRATION WALLONIE-
BRUXELLES, DU FONDS NATIONAL DE LA LITTÉRATURE ET DE LA
SABAM**

La revue *Nos Lettres*, publiée hors commerce, est réservée aux membres de l'AEB.